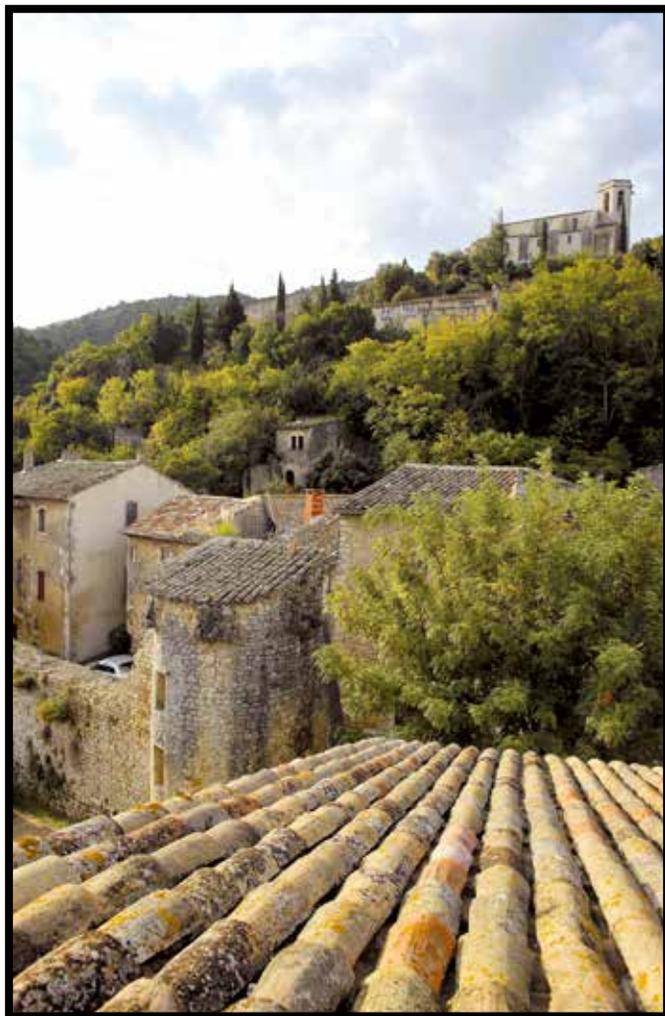


Oppède-le-Vieux

Souvenirs d'Enfance 1946 - 2018

Serge Assier

Photographies



Textes : Jean Kehayan • Laurence Kučera • Alain Paire • Jean Roudaut
Dominique Sampiero • Abigaíl Suncín • Jean Charles Tacchella

T r a v a u x c o m m u n s

Écritures / **P**hoto**graphies**

SERGE ASSIER • JEAN KEHAYAN • LAURENCE KUČERA
ALAIN PAIRE • JEAN ROUDAUT • DOMINIQUE SAMPIERO
ABIGAÍL SUNCÍN • JEAN CHARLES TACHELLA

*« L'éternité n'est guère
plus longue que la vie. »*

René Char

Hommage à mes grands-parents paternels chez qui Consuelo de Saint-Exupéry venait déjeuner avec le groupe d'Oppède, lorsqu'elle habitait Oppède-le-Vieux, en 1942. Cette communauté d'artistes comptait l'architecte Bernard Zehrfuss, Grand Prix de Rome, le sculpteur Étienne-Martin, Georges Brodovitch et son frère Alexey Brodovitch, figure du monde des arts graphiques au XX^e siècle et directeur artistique de Harper's Bazaar. Sa collaboration avec Richard Avedon et André Kertész influença toute une génération de photographes.

À cette époque, ma grand-mère, Marie Thérèse Antonia, épouse Assier, et mon grand-père, Vincent Joseph Assier dit «Le Colonial», tenaient l'auberge Saint-Laurent. Ils sont même cités plusieurs fois avec des portraits de ma grand-mère dans l'ouvrage de Consuelo de Saint-Exupéry, *OPPÈDE* paru aux Éditions BRENTANO'S et nrf GALLIMARD.

C'est peut-être dans ces souvenirs que ma vocation de photographe a vu le jour.

Serge Assier



Mes grands-parents devant leur auberge
Saint-Laurent, rue Sainte-Cécile. 1940.

Extrait de l'Acte de MARIAGE N° 4

Le douze décembre mil neuf cent seize à deux heures

devant Nous ont comparu publiquement en la maison commune.

ÉPOUX

Nom et ASSIER
Prénoms Vincent Joseph
Né à Besune (Aube)
Le vingt six novembre mil huit cent quatre vingt huit
Fils de (1) Arthur Joseph
et de (2) Thérèse Delphine Etienne
(3) présent et consentants
(4) présent et consentants

Les futurs conjoints ont déclaré (4) qu'un contrat de mariage a été signé le 12 décembre 1916 par M^r Sourig s'itain à Apt

Les futurs conjoints ont déclaré l'un après l'autre vouloir se prendre pour époux et nous avons prononcé au nom de la loi qu'ils sont unis par le mariage.

NOTES (1) Noms et prénoms du père et de la mère, en indiquant le décès s'il y a lieu.
(2) Consentement au mariage s'il y a lieu.
(3) Nom et prénoms du précédent conjoint s'il y a lieu, en indiquant : veuf ou divorcé.
(4) Compléter avec la formule : "qu'il n'a pas été fait de contrat de mariage" ou "qu'un contrat de mariage a été reçu le (date) par (nom et résidence du notaire)".

NOMENCLATURE MENTIONS MARGINALES (5)

Déclaré conforme au registre, le douze décembre mil neuf cent seize L'Officier de l'État Civil, [Signature]

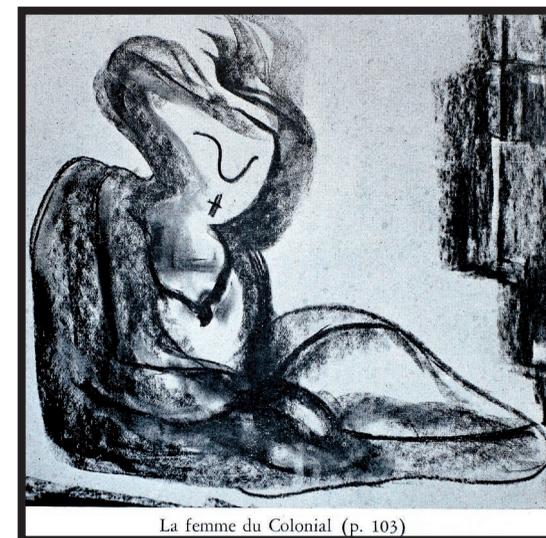
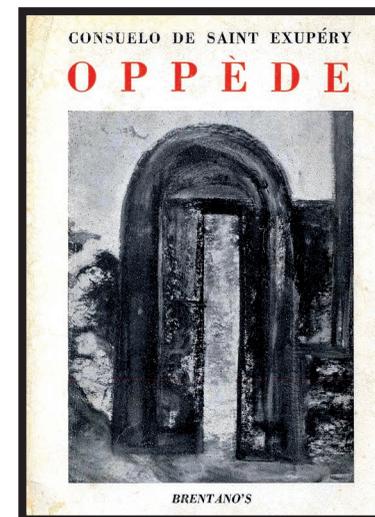
NOTE (6) Divorce, jugement déclarant nul le mariage, jugement rectificatif.



Mon grand-père paternel,
Vincent Joseph Assier 1918.



Ma grand-mère paternelle,
Marie Thérèse Antonia Mathieu,
épouse Assier 1918.



La femme du Colonial (p. 103)

Portrait de ma grand-mère paternelle,
Marie Thérèse Antonia Mathieu, épouse Assier
Publié dans l'ouvrage de Consuelo de Saint-Exupéry.
Édition originale publiée à New-York en 1945, puis en France le 16 juin 1947
pour les éditions françaises Brentano's sous la direction de Robert Tanger.



Abigaíl Suncín

Baptême de l'air à Ambérieu en Bugey (France)
juin 2015 © Jean-Marie Guerville,
où Antoine de Saint-Exupéry
effectue son premier vol en 1912.

Prologo a Serge Assier

El día que conocí Oppède-Le-Vieux quedé completamente maravillada, es un lugar muy bello en el sur de Francia que queda escondido entre la naturaleza y que tiene muchos secretos. Allí fue donde conocí a Serge Assier, porque según me contó era su lugar de nacimiento. Le dije que era una persona completamente privilegiada, ya que en ese lugar, en 1940 llegó la Rosa del Principito, Consuelo de Saint-Exupéry, a refugiarse de la II Guerra Mundial. Es un pueblo cátaro al sur de Francia construido en el siglo XIII.

Lo que dijo Consuelo de ese lugar es algo muy bello y quedó inmortalizado en su libro llamado Oppède:

Murallas inmensas, torres decapitadas se elevaban ante mí, próximas o lejanas, no me era dado saberlo en ese instante. Todas las luces del atardecer estallaban en los contrafuertes y en las paredes caladas por altas ventanas ojivales, a través de las que se veía brillar el cielo pálido. La enorme masa del castillo se confundía a los dos extremos con las cúspides, y se perdía hacia abajo en las abruptas paredes de roca, dominando un amplio modelado de ruinas, de casas, de terrazas prendidas a los flancos de una colina, cuya base se sumergía ya en las sombras.

Oppède una aldea adormecida, una tierra bendita, uno de esos puntos del planeta donde la magia, el encanto y lo imposible nos reciben con naturalidad, y nos hacen suyos en una noche.

El trabajo de Serge a través de todas sus fotografías logra captar el espíritu de este bello lugar, del cual yo también me enamoré cuando leí las memorias de Consuelo “Oppède” y por eso lo incluí en uno de mis libros, que espero en el futuro todos los habitantes de Oppède también lo puedan conocer y es el cuento que escribí llamado “La pequeña Rosa del Principito”, que es una segunda parte del libro “El Principito” que Antoine de Saint-Exupéry escribió, y donde Oppède tiene una relevancia significativa. Absolutamente creo que la estadia de Consuelo en este lugar la marcó de una manera sin igual y que su experiencia en Oppède influyó grandemente en la preciosa historia de “El Principito”. El alcalde de Avignon le dice a Consuelo:

Nuestra Patria está en ruinas como su ciudad. Pero si su valor y su fe logran hacer nacer de esos escombros una nueva vida, hay todavía una esperanza para la nación. Su simple presencia allá arriba, sus luchas y quizás incluso sus fracasos, uno nunca sabe, todo eso puede despertar algo en la comarca... Personalmente, y en la medida de mis medios, estaré siempre dispuesto a ayudarles a reconstruir un poco de Francia, y feliz de poder hacerlo. Por nuestros niños.

La experiencia que Consuelo tuvo en Oppède fue como un fuego alquímico que tiene el poder de cambiar la percepción del mundo en que vivimos, ella enriqueció grandemente su espíritu con esa vivencia, despertó la semilla que estaba alojada en el fondo de su corazón para revelarle el propósito de su vida y de la vida misma que fluye a través de todo el universo. De esta manera Consuelo estaba preparada para que cuando viera a su esposo, Antoine de Saint-Exupéry, le contara su experiencia con una fuerza extraordinaria que llegó a lo más profundo del corazón del gran aviador y ella con su llave abrió su corazón para despertar la semilla que yacía dormida en el conde... y despertó de una manera tan espectacular que dio como fruto al pequeño Principito, por eso digo que es el hijo de ambos. Muchos de los valores que Consuelo vivió en este lugar se ven reflejados en la obra más admirada de Saint-Exupéry, por lo mismo todos sus habitantes deben estar orgullosos y felicito efusivamente a Serge por tan valioso trabajo al inmortalizar Oppède en sus fotografías, es

un gran legado que le deja a las futuras generaciones. Con sus fotografías ha logrado emocionarme verdaderamente y volver a recordar lo bien que la pasé allí.

A continuación les presento el dibujo de acuarela que realice de este lugar, que en el libro es “El planeta Oppède” y lo hice con mucho respeto y admiración a ese lugar increíble donde ustedes viven.

Mi aprecio y admiración por ustedes y por usted Serge.

Atentamente

Abigaíl Suncín
Sobrina nieta de Consuelo de Saint-Exupério
Jornaleaste, escribían salvadoreño

Préface à Serge Assier

J'étais complètement émerveillée le jour où j'ai découvert Oppède-le-Vieux. C'est un lieu magnifique, au sud de la France. Il est resté au cœur de la nature et possède plein de secrets. Un village médiéval du XIII^e siècle. J'y ai fait la rencontre de Serge Assier qui m'a révélé y être né. Quel privilège ! C'est là, en effet, qu'en 1940, est arrivée la rose du petit prince, Consuelo de Saint-Exupéry. Elle venait s'y réfugier pendant la seconde guerre mondiale.

Dans son livre consacré à Oppède, elle écrit :

« Des murailles immenses, des tours décapitées avaient surgi devant moi, proches ou lointaines, je ne pouvais pas le savoir à cet instant. Toutes les lumières du couchant éclataient sur les contreforts et les parois percées de hautes fenêtres en ogive, à travers lesquelles on voyait luire le ciel pâle. La masse énorme du château se confondait sur les deux ailes avec les crêtes. Elle se perdait plus bas, dans les parois abruptes d'un rocher, dominant une large coulée de ruines, de maisons, de terrasses accrochées aux flancs d'une colline dont la base, déjà, baignait dans l'ombre. Cet entassement de pierres géantes apparaissait invraisemblable, élevé dans la lumière en avant de l'horizon aux lignes pures et bleuissantes du Luberon. C'était Oppède. »¹

À travers ses photographies, le travail de Serge Assier restitue l'esprit de ce beau lieu dont je suis tombée amoureuse en lisant les mémoires de Consuelo consacrées à Oppède. C'est pour cette raison, que j'ai inclus dans un de mes livres, ce conte qui s'intitule *La petite Rose du Petit Prince*. J'espère que tous les habitants d'Oppède liront ce conte. C'est en quelque sorte une suite au *Petit Prince* d'Antoine de Saint-Exupéry et Oppède y occupe une place de choix. Je crois que le séjour de Consuelo dans ce lieu l'a marquée d'une manière exceptionnelle.

Au sortir de la guerre, le maire d'Avignon avait dit à Consuelo :

« Notre patrie, dit le maire en me reconduisant, elle est en ruines, comme votre ville. Mais si votre courage et votre foi arrivent à faire surgir de ces

¹ Consuelo de Saint-Exupéry, *Oppède*, Paris, Gallimard, 1947, p. 77.

*décombres une vie nouvelle, il y a encore de l'espoir pour la France. Votre simple présence là-haut, vos luttes et peut-être même vos échecs – on ne sait jamais – tout cela peut réveiller quelque chose dans le pays...
Personnellement, et dans la mesure de mes moyens, comptez que je serai toujours heureux de pouvoir vous aider à refaire un peu la France. Pour nos enfants...»²*

L'expérience de Consuelo à Oppède a provoqué cette alchimie qui permet de changer notre perception du monde. Elle enrichit nos esprits et réveille la graine logée au fond des cœurs pour devenir valeur universelle.

C'est ainsi que Consuelo était prête pour recevoir les récits de son époux, Antoine de Saint-Exupéry, qui racontait son expérience avec une force extraordinaire, sortie du cœur du grand aviateur. Elle avait alors la clé pour réveiller la graine assoupie dans le conte.

Le réveil fut spectaculaire donnant un fruit qui sera Le Petit Prince. Le fruit de deux êtres, en quelque sorte, puisque nombre de valeurs que Consuelo a vécues en ces lieux se retrouvaient dans le célèbre ouvrage tant admiré.

Tous les habitants doivent être fiers et satisfaits du précieux travail de Serge qui, à travers ses photos, a immortalisé Oppède : un grand héritage pour les générations à venir et pour moi des souvenirs inoubliables de mon passage.

Ces images m'ont donné envie de faire une aquarelle pour cet ouvrage sous le titre « La planète Oppède ». Une aquarelle qui force le respect et l'admiration pour tous ceux qui y vivent et pour le travail de Serge.

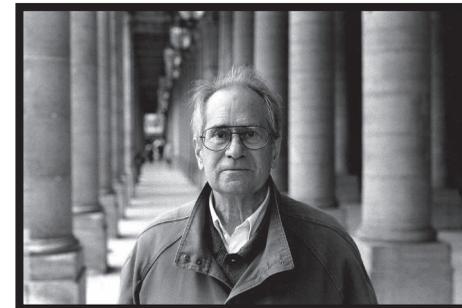
Abigaïl Suncín

Petite-nièce et filleule de Consuelo de Saint-Exupéry
Journaliste, écrivain salvadorienne.

² *Ibid.*, p. 129.



Aquarelle «La planète Oppède» Abigaíl Suncín
San Salvador (Salvador), lundi 13 février 2017.



Jean Roudaut

Paris, mercredi 5 novembre 2002 © Serge Assier

L'avenir des images

1. La mise en vue.

La place de l'observateur est naturellement assignée par l'image même : au centre du spectacle. Dans la première image du volume, un homme regarde la place du village ; il n'est cependant pas celui qui prend la photographie. Il se tient en retrait du spectacle, en voyeur invisible, dans l'ombre. Le témoin est saisi de dos. C'est pour lui, pour sa collection future, pour l'émotion de ses descendants que le photographe s'applique. Tous deux vont discrètement s'accompagner, de place en ruelles ; à la fin de la promenade, à la porte, son ami et lui sortiront de l'anonymat.

Sur l'image première, à gauche, posée au sol, face contre ciel, une pierre figure un crâne. Il est à l'image de ceux qui ont construit cette ville, maison après rempart, pavé les chemins, ou de celles qui chuchotaient aux carrefours les bonheurs du jour. Notre avenir est semblable à leur passé : pas un tombeau ancien qui ne soit déjà le nôtre ; avec négligence on se repose contre lui.

Voilà pour les hommes. Pour les oiseaux, il y a des graines dans les coupelles, et pour les enfants des friandises au café de la Place et du Commerce. Un livre ou un spectacle théâtral s'ouvrent de façon semblable, une page, de garde, est tournée, le rideau levé. La première vue du village est une mise en place : la vie des acteurs est encore secrète ; la représentation va commencer, les

vivants rappeler les disparus, le matin présent annoncé les soirs qui viendront. Car dans une représentation, le présent s'abolit dans le passé revisité, et survivra dans nos semblables inconnus. Nous sommes les ancêtres de ceux que nous allons connaître, se faufilent entre les pierres, sous leurs arbres centenaires. Le corps de ceux qui sont là devant nous marqués par des souvenirs, de ceux qui ont été, et travaillés par l'ombre de ceux qui se risqueront à vivre.

2. Les passants.

La vue d'ensemble abandonnée, le regard se porte frontalement sur les témoins. On se considère d'homme à homme ; les femmes n'ont pas l'habitude de baisser les yeux. On vit à l'aise entre les murs anciens, solides et poreux. Le facteur apporte des nouvelles de Ménerbes (le peintre a fini une toile, infinie, qui est une très belle chose) ; on a des amis à l'Isle, à la Fontaine de Vaucluse ; « L'écho est mon voisin

La brume est ma suivante »

(le poète veille le long de la Sorgue).

Les témoins sont appelés les uns après les autres ; les femmes d'abord sont mises en vue ; les hommes sont ensuite cités à paraître, puis ce sont les couples. Artisans et cuisinières s'arrêtent un instant pour rendre son regard au photographe ; et quand à ceux qui continuent de s'acheminer, leur vitesse, courant à pied ou à vélo, ne trouble pas la prise de vue. Rien ne déforme ni ne trouble l'*oppidulum*. L'éternité n'aime pas le mouvement qui déplace les lignes.

Ils font tous front, les hommes sans impatience, les femmes sans artifice. Ils ne s'effraient pas d'être changés en images, ni que leurs descendants s'étonnent qu'ils aient, eux aussi, vécu en Arcadie. Les témoins d'aujourd'hui passent. Ceux dont on regarde l'image ont été soustraits aux difficultés de vivre, aux misères de l'histoire, les guerres et les querelles, la casserole brûlée, le bas à remailler. L'image supprime la respiration des êtres, le creusement continu des rides à l'angle des yeux, pour faire d'eux des figures totémiques, sans début ni fin.

Les hommes sont plus proches des pierres, substantiellement, que les femmes, juteuses, fructueuses. Elles sont la vigne et le charme, le vin et l'ombre. Eux ont le goût des distractions, la marche, le feu. Ils ne sont pas, par nature, éternels comme les femmes qui n'ont besoin que d'un changement de lune pour se renouveler. Ils passent, un livre à la main, béciclos sur le nez. Ils vivent dans un village de pierre, sans ambulance ni cimetière.

Le village est resté, apparemment, à l'âge d'or, avec pour seul événement un colloque où, dans la clairière, sont lues des pages de François Pétrarque et de René Char. Un couple, sortant réjoui du restaurant, mêle le passé et l'avenir dans la joie sensuelle des amants que l'on pense clandestins. Plus tard, ils s'interrogeront : « Tu te souviens qu'on nous avait pris en photo ? – Tu avais trop bu de Baume de Venise. – Tu sais qu'il a fait un album de son amante nue entre les tombes, aux Alyscamps ? – Ne t'inquiète pas : il m'avait donné la pellicule. Et tu étais encore habillée. »

Un couple plus ancien, et de ce fait plus vertueux, déjeune dans le calme qu'accorde à chacun l'observance d'un rituel : table mise soigneusement, café au lait, petits pains et confiture. Rassuré par la présence de ses maîtres, le boxer observe calmement le photographe au travail. Mais à qui est destiné le troisième couvert ? À l'étranger de passage – c'est un dieu masqué –, au facteur de belle humeur, au photographe se reposant un moment entre ses prises de vue ? Mais si c'est au fils vagabond, parti suivre les merveilleux nuages, le couvert délaissé est, de la part de ceux qui espèrent son retour, un leurre pour son âme. Alors s'entendent murmurés le manque et l'espérance. Le bonheur exige qu'on n'attende rien, que la vie soit une saison.

3. Une immobilité menacée

Si on regarde quelque nature morte que ce soit, on voit s'esquisser un mouvement. Le passage du temps est partout inscrit : il menace une ville dans un fruit qui se tavele. Il suffit que tombe la pomme pour que l'espace s'ouvre. Il agit insidieusement sous le pas du cheval, dans un geste de la main. Immobiles, les femmes gardent la forme ancestrale du défi ; les hommes s'activent : ils savent que leur forme présente est celle de leur ombre future. Le feu transforme en fumée ce qui se vit.

Au juste milieu de la photographie est l'objet qui l'a suscitée ; il constitue un centre de symétrie qui stabilise l'image et, paradoxalement, ce qui est destiné à passer. Mais le temps file, quelque effort qui soit fait pour accorder la pesanteur à la fragilité : la bêche où se groupent les glands, ou les olives en une autre saison, semble de bronze. Les bras des femmes, croisés sur la poitrine, leur donnent l'allure d'amples statues des Cyclades. Une artiste regarde son gorille avec l'affection de Pygmalion pour sa créature. Elle protège l'argile d'une serviette humide ; elle poursuivra son œuvre de gestation jusqu'à ce que son ouvrage se lève et marche. Alors elle se sentira en accord avec les

pierres nombreuses, pesantes, bien équarries, où elle lira les entailles comme des entrailles.

Le village est dans le cours présent d'une résurrection ; le temps accouche du même : la vigne fleurira ; le platane dégarni fera ombre ; les bonnes gens d'Oppède, comme ceux de Combray, se mettent en marche : « Poser, on n'a pas que ça à faire. Il faut surveiller le manger ». L'immobilité apparente du village tient à ce qu'il est, comme tout, autour de nous, en cours de restauration : on perpétue les vivants, et consolide les murs. La photographie immobilise les aiguilles sans briser les pendules.

Le regard du photographe n'est pas celui de la Gorgone : il paralyse l'objet, mais comme le prestidigitateur ressort en blanc ce qu'il a caché noir ; ce qui tombe sous les yeux du photographe, et dans la chambre noire de l'appareil, marqué par l'usure, ressuscite glorieusement en l'image. Rien ne meurt, s'il a été saisi. Si la grand-mère du narrateur, dans l'œuvre de Proust, répugne à être photographiée, c'est qu'elle se sent, à ce moment-là, déjà, changée en souvenir et que le geste de son petit fils suffit à la transformer en fantôme.

La permanence du temps tient à son art de filer. Sur la chemise blanche du peintre, s'inscrivent les ombres passagères du feuillage, tandis qu'il s'applique à se saisir du vent. Le bonheur, de se savoir éternel dans la répétition, est marqué sur la photographie par un emblème : à l'arrivée d'une jeune femme rieuse (son geste pourrait être tenu pour l'équivalent d'une devise, tant il est parlant), on aperçoit, exposée, une statue ithyphallique. C'est l'image de ce qui nous réjouit hors de notre vouloir.

Le photographe porte un masque de devin ; il fait voir ce qui sera en ce qui n'est plus.

4. En pleine lumière

Le décor communal s'est changé en théâtre de mémoire, avec ses murs de pierres, poreuses aux souvenirs, ses ruelles aux pavés inégaux, ses habitants d'alors qui sont déjà pour les plus jeunes ceux de jadis. Les appuis de certains se sont délabrés ; ils n'ont pu se tenir ni à leur brouette, ni au livre.

La porte où se présente le photographe Serge Assier et son témoin s'est ouverte sur des pièces naguère closes ; le présent est rendu fantomatique : ceux qu'on a croisés étaient-ils des souvenirs ? Il n'y a pas de violent contraste du blanc et du noir sur ces images, de pans d'ombre et de leurs vives ; il n'y a pas de nuit : une clarté nette et d'origine diffuse baigne également toutes les

figures du rêve. Une nuit de lucioles sous forme d'éclats de lumière entoure celui qui s'éveille. L'humidité qui gorge les plantes grimpantes garde, en ses gouttes, le grain d'une lumière d'enfance. Car l'humidité miroite. Celui qui, inaperçu au balcon, à la première image, nous fait voir de dos le témoin et, curieux, assiste à l'éveil du lieu, a gardé le sens enfantin et divin de l'amour des choses. Son regard caresse ce qu'il métamorphose, ce à quoi il donne une forme autre que celle du périssable. Un médecin, ou magnétiseur, ou même saltimbanque, lui a révélé ses tours et offert l'impensable appareil qui confère l'éternité aux nuages et aux visages. Ayant acquis de l'âge, et plus ou moins de sagesse, il porte comme une amulette l'appareil magique.

On ne percevrait pas la vie des acteurs de jadis, et celle des fantômes de l'avenir, ni la permanence des propos échangés sur la place ou en bordure d'une haie si le village avait été dévasté par la violence. On s'entend bien aujourd'hui, dans l'ombre de ceux à venir, parce que les ancêtres se sont aimés calmement, et que les murs sont devenus des stèles.

L'appareil photographique, et sorcier, de Serge Assier est un instrument d'obstétrique. Dans l'image qui du présent fait du passé se figure notre futur : « on verra ce que j'ai vu, ce dont je témoigne ». Nous sommes l'avenir des images.

Une cavalcade modeste, mais allègre, célèbre le bonheur des amants : « Joie d'aujourd'hui, joie de toujours », disent les invités à la table ouverte des chevaliers d'Oppède.

Jean Roudaut
Paris, mardi 20 décembre 2016



Laurence Kučera

Oppède-le-Vieux, samedi 6 mai 2017 © Serge Assier

Oppède-le-Vieux, entre force et authenticité

« Ce n'est peut-être pas un hasard si Image est l'anagramme de Magie. » Georges Méliès

Il est des lieux dont on se souvient toute une vie, qui laissent des traces – une empreinte : ce sont les lieux de l'enfance, des origines, des premiers moments, ceux où l'on a grandi. Lieu placentaire, lieu de gestation, lieu primordial, berceau familial, il suffit de se rendre compte de l'importance du lieu de l'enfance, lorsqu'après un nécessaire exil, vient le retour : l'émotion, les souvenirs affluent. Quelque chose de nous est resté là, imprégné dans les lieux.

Ce retour, point de rencontre entre le présent et le passé, nous émeut. L'on prend alors conscience de la distance qui nous sépare de l'enfance – paradis perdu – du chemin parcouru, de l'attachement aux lieux. C'est une plongée au plus profond de l'intime. L'on se retrouve un peu soi-même ; l'on se découvre être nouveau. Le passé résonne alors comme un lointain écho. Visages familiers apparaissent – proches disparus, amis perdus de vue. Voix connues. Images, mots, moments, surgissent à la conscience, dans un même mouvement.

Oppède-le-Vieux – petit village du Luberon, perché, préservé, suspendu entre le bleu du ciel, le vert de sa végétation, ses forêts, le blanc de ses rochers, baigné de cette lumière, que l'on ne trouve qu'en Provence, dans le Sud de la France, où le soleil est roi et dicte sa loi.

Toute la palette du peintre y est concentrée. Comment ne pas penser à Nicolas de Staël ? Lumière foudroyée, dont le château domine les hauteurs de Ménerbes. Tout près. « Un peu de bleu et beaucoup de blanc », ou l'inverse, appliqués à couteaux tirés, en aplats, et des rouges incandescents – comme autant de fruits mûrs écrasés sur la toile, pour celui qui, toute sa vie, cherchera à rendre l'intensité de la lumière, la densité de la couleur et de la matière. Lumière foudroyante, parfois aveuglante, couleurs fulgurantes, éclaboussent la toile. Le feu, dérobé aux dieux, s'invite dans la peinture. Mais trop de beauté brûle. Le peintre se consume, désespère, de rendre compte de ce qu'il voit.

Non loin d'Oppède-le-Vieux, le poète écrit, lui aussi, à la gloire de la lumière. La nature est célébrée : le minéral et le végétal, les pierres et les rochers, les rivières. C'est le « chant du monde » qui se fait entendre. Comment ne pas songer à René Char, familier des lieux ? À Jean Giono, « voyageur immobile », auteur lui-même d'un ouvrage sur Oppède ? À tous ceux, peintres, écrivains, poètes, qui ont trouvé l'inspiration dans cette région : le Luberon ?

Autrefois, refuge de peintres, d'intellectuels exilés ; aujourd'hui, village classé, visité pour son décor pittoresque, sa beauté, son château autrefois fortifié, Oppède-le-Vieux séduit, émerveille. À l'approche du village, la magie opère. Baigné d'une lumière crépusculaire, lumière déclinante d'une fin d'après-midi, ou dès les premières heures de la journée, sous la pluie,

lorsque les brumes matinales envahissent les montagnes, le village, drapé dans les nuages, révèle sa beauté, son mystère.

Poésie du lieu. Songe d'un jour d'été.

La place du village est le point de départ d'une longue déambulation. Commence alors l'ascension vers le château, situé au sommet. Au fil des rues pavées, défilent les maisons. Demeures médiévales ou Renaissance. Les pierres, issues des carrières, tout près, sont partout – signe de force et d'authenticité. Chacune porte en mémoire l'histoire du lieu, son passé. Les rues en calade conduisent jusqu'au tertre où se trouve l'église Notre-Dame-d'Alidon, écrin en cours de restauration. L'on vient y implorer la Vierge du même nom – la Vierge des douleurs.

Au milieu des pierres et des rochers, la nature se mêle à l'architecture, en ruines ou préservée. La végétation a parfois envahi les lieux : ici, un figuier a pris place au milieu d'une maisonnée à la charpente effondrée ; là, le lierre – symbole de résurrection et de fidélité – se mêle aux pierres brisées. La nature rivalise alors avec l'art. Un cadre se crée dans les trouées des murs rompus – fenêtres ouvertes sur le ciel –, laissant apparaître collines et vallons. Tableau impromptu. La brèche laisse apparaître l'arbre, les végétaux. Il y a, dans ce désordre, ce magnifique chaos, quelque chose de magique, qui pourrait être le décor d'une scène mystique. On pense d'emblée aux tableaux du Quattrocento ou à ceux des Romantiques.

Le silence et le calme, parmi les pierres ancestrales, invitent à la contemplation. Le temps semble suspendu. Entre pensées et rêveries, on se surprend à déambuler, plein de solennité et recueilli. La fragilité du lieu a quelque chose de majestueux. Elle émeut ; et n'est pas sans rappeler la rapidité de notre existence, la précarité de notre vie. Toute cette faiblesse se mue en force pour faire naître la beauté.

Le mystère, la beauté, ne sont pas seulement à l'extérieur ; ils se cachent aussi à l'intérieur. Derrière chaque porte, on a l'intuition qu'un secret est jalousement gardé. Ce n'est qu'une fois invité à entrer que l'on se rend compte des trésors conservés. Accueil chaleureux, générosité, objets dignes de musées, histoires à raconter. L'on repart heureux de ces belles rencontres, initié aux secrets.

Dans ce lieu, au milieu de cette lumière, un photographe est né : Serge Assier. Destin tracé ? Lieu prédestiné pour celui qui choisit de faire de la photographie sa passion, son métier ? La photographie ne naît-elle pas de la lumière ? Le photographe n'est-il pas celui qui s'incline devant les mystères ? C'est à Oppède-le-Vieux que l'œil du photographe s'est aiguisé. Dans ce lieu, à la fois magique et mystique, empreint d'une force tellurique, ses premières images sont nées. La beauté s'est faite image car elle se passe de mots. « Ce n'est pas un hasard si Image est l'anagramme de Magie. »

Ainsi, après avoir parcouru le monde, visité différents pays, collecté des images, comme on récolte de la vie, exposé en France, à l'étranger, collaboré avec les plus grands, Serge Assier revient à Oppède-le-Vieux, rendre hommage à la terre de ses ancêtres et à ses habitants. Tous font l'objet d'un cliché : le peintre Gérard Lainé, dont la terrasse, véritable observatoire, permet d'être aux premières loges pour observer ce qui se déroule sur la place ; le comte René de Beaumont, dont la demeure domine les hauteurs du village, lieu de refuge et de recueillement propice à l'écriture.

Artistes en plein travail, cyclistes et sportifs, touristes de passage, aubergistes, habitants. Personne n'est oublié – les vivants, mais aussi les morts, placés en ouverture et en clôture et que le photographe tente de ressusciter – y compris ceux qui ne font que passer. Tous prennent la pose, avec naturel et spontanéité. Immortalisés, dans une pose non pas figée mais en mouvement : la photographie, pour Serge Assier, est du côté de la vie – définitivement.

Il s'agit, pour le photographe infatigable, insatiable, de garder en mémoire, d'inscrire dans l'histoire, un lieu, un passé, de rendre hommage, en revenant sur les lieux de l'enfance, à ceux qu'il a aimés.

Aucune mise en scène n'est privilégiée. Les murs servent de décor ; la végétation, de toile de fond. Le minéral et le végétal, d'arrière-plan. Visages dessinés semblent surgir de la pierre et de la lumière, par la magie même de la photographie. Il nous vient en mémoire les figures peintes sur galets de René Char. Parce qu'elle résiste au temps et à la douleur, le poète avait choisi la pierre comme support à l'écriture de poèmes et à la peinture de portraits.

Inscrire, fixer, graver : « laisser des traces, non des preuves » : tel était le credo du poète, désormais celui de Serge Assier. La photographie est, pour lui, inséparable de la poésie. Elle n'est pas seulement nostalgie, comme on pourrait le penser ici ; elle est aussi symbole de vie.

Laurence Kučera
Professeur de Lettres
Montpellier, vendredi 22 septembre 2017



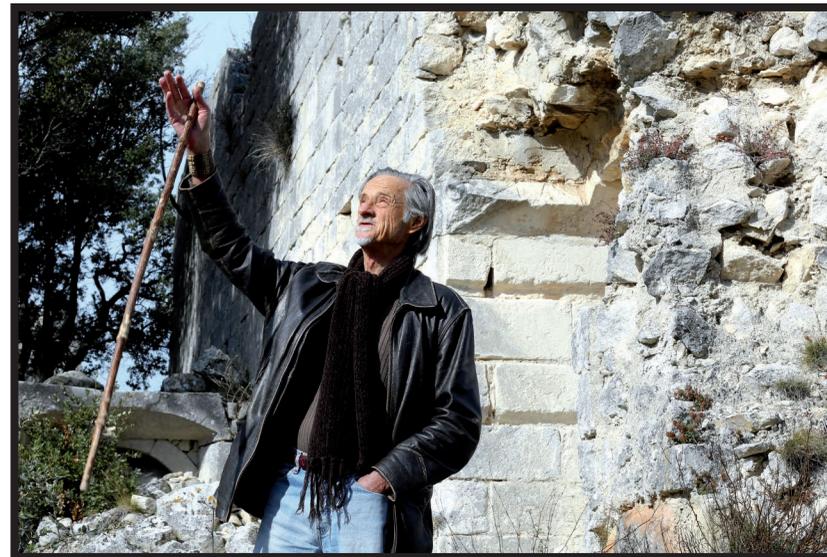
Carrefour avec les pierres de la carrière d'Oppède
pour monter au vieux village d'Oppède-le-Vieux.



Habitant d'Oppède-le-Vieux. Gérard Lainé, artiste peintre.
Vue de la place de la Croix de sa terrasse.



Ruines (tours et murs) du Château médiéval,
restauré avec l'association la «Forteresse d'Oppède»
présidée par Jean-Jacques Lohier, avec Bertrand Chenel, bénévole de l'association.



Habitant d'Oppède-le-Vieux.
René de Beaumont,
Comte, historien, docteur en droit et histoire des institutions.



Habitante d'Oppède-le-Vieux.
Liliane Viens et Agnès Mangin, une amie Lorraine.



Habitante d'Oppède-le-Vieux.
Jeanine Alamencery.



Habitante d'Oppède-le-Vieux.
Mireille Chailan née Causan.



Habitante d'Oppède-le-Vieux.
Agnès Esposito.



Habitante d'Oppède-le-Vieux.
Hélène Germand.



Habitante d'Oppède-le-Vieux.
Marina Douzon.



Habitante d'Oppède-le-Vieux.
Chantal Hugo, la propriétaire des chambres d'hôtes «L'Oppidum»,
5 Place de la Croix 84580 Oppède-le-Vieux.



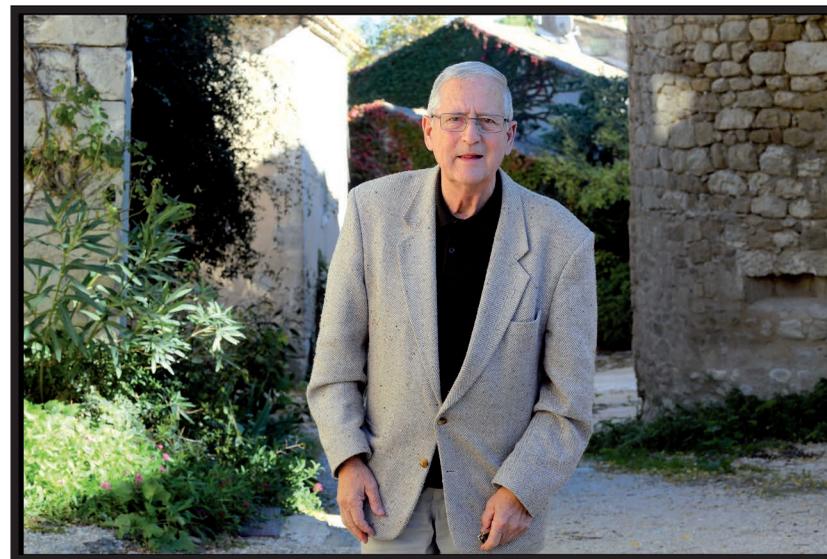
Habitant d'Oppède-le-Vieux.
Philippe Gayet, avec l'ouvrage *Oppède* de Consuelo de Saint-Exupéry.



Habitant d'Oppède-le-Vieux.
Didier Sauvegrain, comédien.



Habitant d'Oppède-le-Vieux.
Thierry Allin et Florence Aubrey,
les propriétaires des chambres d'hôtes «La Buissonnière»
25 rue des Écoles 84580 Oppède-le-Vieux.



Habitant d'Oppède-le-Vieux.
Pierre Heckenroth.



Habitant d'Oppède-le-Vieux.
Gérard Lainé, artiste peintre.



Habitante d'Oppède-le-Vieux.
Christine Chainer.



Habitants d'Oppède-le-Vieux.
Corinne et Laurent, Lorenzo Digalvieri,
les propriétaires du restaurant, bar et chambres d'hôtes : « Le Petit Café ».
12 rue Sainte-Cécile, 84580 Oppède-le-Vieux.



Habitants d'Oppède.
Serge et Cathy Soto,
les propriétaires des chambres d'hôtes «Les Chênes»
925 chemins des Gellis 84580 Oppède.



Habitants d'Oppède-le-Vieux.
Roger Hasser et Laurie Monday-Hasser,
les propriétaires des chambres d'hôtes «Belle de nuit»
24 route des Petitons Minguets 84580 Oppède-le-Vieux.



Jean Charles Tacchella

Paris, samedi 13 décembre 2003 © Serge Assier

A Oppède-le-Vieux, avec Jean-Paul Clébert,

C'était dans les années cinquante et soixante du siècle dernier. Nous étions quelques uns à apprécier de moins en moins la vie parisienne. Pourquoi ne pas choisir de vivre en un pays plus proche de nos rêves ?

Le premier à prendre cette décision fut Jean-Paul Clébert. En 1956, après avoir écrit un livre, "Paris insolite", dont la singularité et l'originalité allaient lui ouvrir les portes du milieu littéraire, il arriva un matin dans un village de Provence, c'était Oppède-le-Vieux... Ebloui par le décor, sa lumière, ses ruines et ses habitants, il prit la résolution d'y passer le reste de son existence. Il trouva à se loger, tant bien que mal, plutôt mal que bien,

2

à quelques kilomètres, aux alentours de Bonnieux. Une dizaine d'années plus tard, il eut enfin la possibilité de s'installer à Oppède dans une vieille demeure, en compagnie de son épouse, Véronique.

En 1959, je suis arrivé, moi aussi, en Provence, dans cette vallée du Calavon, et j'ai acheté, c'était bon marché à l'époque (moins cher qu'une chambre de bonne à Paris), une maison sur la place de Roussillon. Elle devint ma résidence principale en 1961. Parfois j'allais à Paris, un projet de film sous le bras.

Maurice Ronet souhaitait, lui aussi, échapper à la capitale. Dès que je pris possession de ma maison, à Roussillon, il vint me rejoindre. Nous deux, c'était une amitié quotidienne depuis une dizaine d'années. Tout comme moi, Maurice rêvait de devenir réalisateur. En 1962, il trouva à acheter, à Bonnieux, les ruines d'une ferme sur un terrain escarpé qui dominait la vallée. Au rythme

3

de ses tournages et de ses rentrées d'argent, il fit reconstruire la ferme, cela prit quatre ans. Il l'habita à partir de 1966.

Quand et comment, Maurice et moi, en 1961, avons nous fait la connaissance de Jean-Paul ? Je ne sais plus, tant nous avons immédiatement sympathisé et pris l'habitude de nous retrouver régulièrement, d'un dîner à l'autre, parfois en compagnie des amis de passage. Nous avions une même approche de l'existence en Provence. Alors que certains nouveaux venus rêvaient de se faire construire des "villas à la provençale", nous voulions sauver les vieilles maisons.

En 1976, après le succès de mon film "Cousin Cousine", j'eus la chance de pouvoir écrire et réaliser "Le pays bleu", une fresque sur l'échange de population en Provence, dans les années soixante, quand arriva la première vague des gens de la ville tandis que les paysans et les villageois s'en allaient chercher du travail ailleurs.

4

De son côté, Jean-Paul, heureux de vivre désormais à Oppède-le-Vieux selon ses rêves, écrivait de passionnants bouquins sur la région devenue la sienne, notamment le merveilleux "Vivre en Provence".

Lors d'un de mes séjours à Paris, vers la fin des années soixante-dix, Jean-Claude Brialy me dit :

- Je veux promouvoir une série de films de trente minutes qui mettront en valeur les provinces françaises. Es-tu d'accord pour réaliser le film sur la Provence ?

Si j'étais d'accord ? Mais avec enthousiasme !

J'eus l'idée d'un scénario contant l'histoire d'une famille qui s'accroche aux terres qui sont les siennes depuis plusieurs générations. Pour rien au monde, elle ne les quittera. Ce scénario, je tenais à l'écrire avec Jean-Paul. Le sujet le passionna autant que moi.

Très vite, nous avons inventé les personnages et trouvé les scènes les mettant en valeur. Une famille des années quatre-vingt, au flanc du Luberon, tout près d'Oppède-le-Vieux,

5

trois enfants, deux grands-parents, les confidences de chacun, et pour quoi ils resteront chez eux, quoiqu'il arrive.

Un matin, Brialy m'appelle :

- J'abandonne le projet. Impossible de trouver le financement. A Paris, les provinces françaises, ça n'intéresse personne !

Dans le parcours des créateurs, les projets qui ne voient pas le jour sont souvent plus nombreux que les autres. Jean-Paul Clébert et moi avons longtemps regretté que ne s'épanouissent pas sur un écran les aventures tragi-comiques de notre sympathique et farouche famille d'Oppède-le-Vieux.

Jean Charles Tacchella.



Habitant d'Oppède-le-Vieux.
Jean-Paul Clébert, décédé le 21 septembre 2011.
Écrivain et journaliste «Archives Serge Assier, du 6 avril 1988».



Habitante d'Oppède-le-Vieux.
Virginie Clébert, la fille de Jean-Paul Clébert.



Habitantes d'Oppède-le-Vieux.
Laurie Monday et Teresa l'Irlandaise.



Habitants d'Oppède-le-Vieux.
Gérard Lainé, artiste peintre et Michelle Olivet,
Conseillère Municipale : Tourisme – Culture – Patrimoine.



Habitants d'Oppède-le-Vieux.
Richard Borel, Marie-Claire Gayer, son fils Frédéric et ses petits enfants.



Habitants d'Oppède-le-Vieux.
Chantal Hugo, la propriétaire des chambres d'hôtes «L'Oppidum»,
5 Place de la Croix 84580 Oppède-le-Vieux,
Hervé de Bompuis, propriétaire de «L'Echaugnette» restaurant, Place de la Croix
et Richard Borel.



Habitants d'Oppède-le-Vieux.
Déjeuner chez Giacomina Dussol et Laurent-Xavier Cabrol, artiste peintre,
avec Jean-Claude Bianco, le patron-pêcheur qui a remonté la gourmète
d'Antoine de Saint-Exupéry et des amis Marseillais.



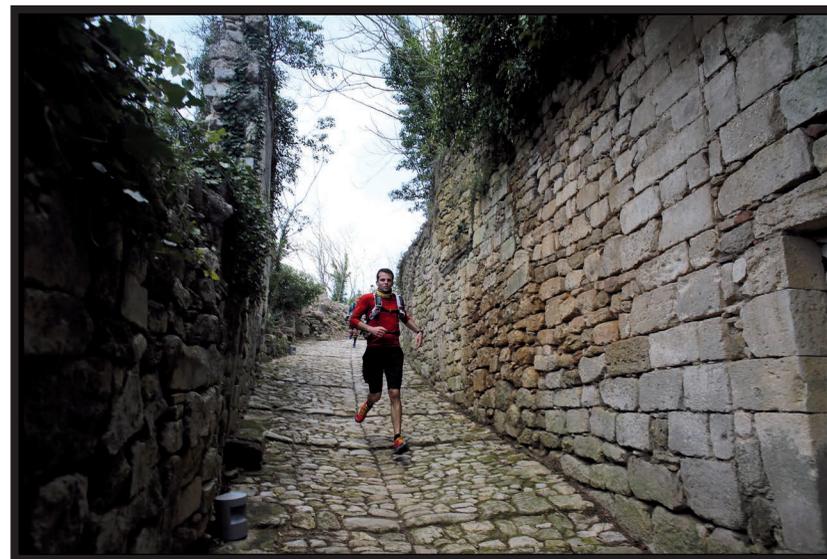
Balade et lecture dans le cadre des «Jardins rêvés»,
une initiative due à Jacqueline-Giacomina Dussol et Laurent-Xavier Cabrol,
avec Dominique Sorrente «Le Scriptorium».
Oppède-le-Vieux.



La pétanque poétique
organisée par Dominique Sorrente, Yves Cambier, conférencier,
Giacomina Dussol et Laurent-Xavier Cabrol.
Oppède-le-Vieux.



Joggeuses, à Oppède-le-Vieux.



Jogeurs, à Oppède-le-Vieux.



Cyclisme en famille, à Oppède-le-Vieux.



Cyclistes, à Oppède-le-Vieux.



Cycliste, à Oppède-le-Vieux.



Promenade à cheval, Oppède-le-Vieux.



Promenade à cheval, Oppède-le-Vieux.



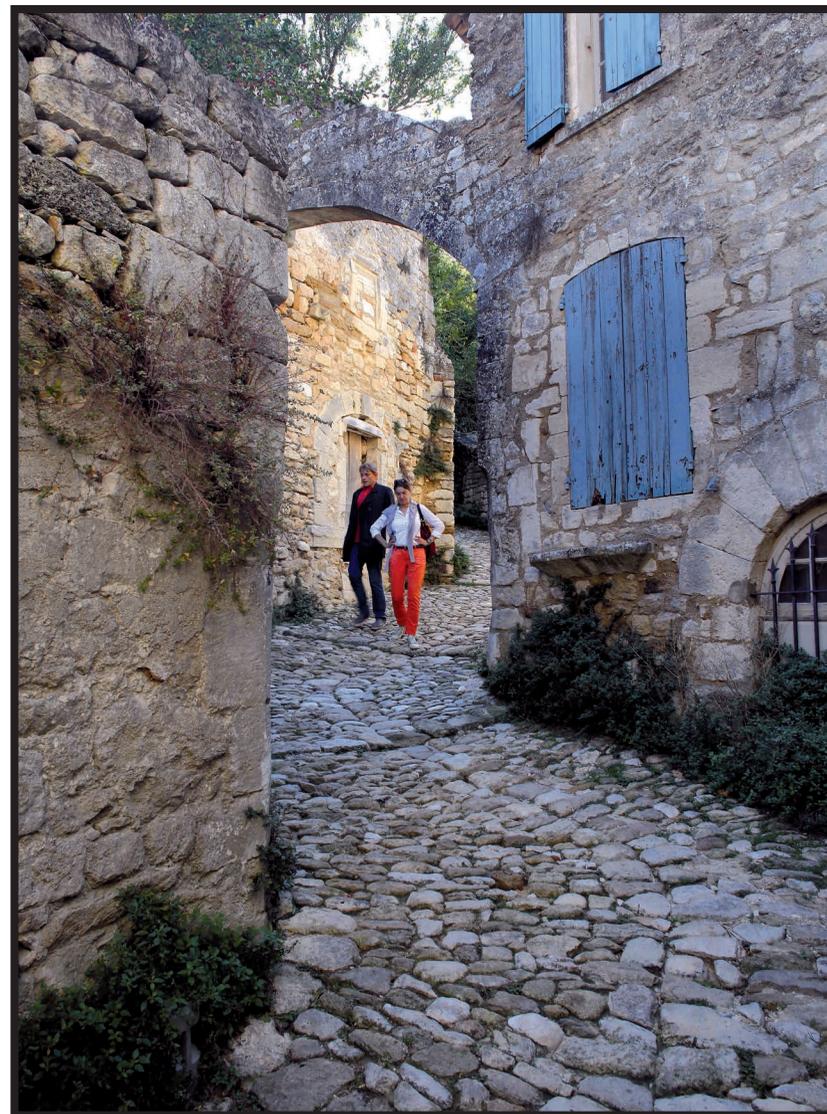
Habitants d'Oppède.
Renate Vlasman et Christophe Buteau.



Habitant d'Oppède.
Claude Verger.



Promenade à Oppède-le-Vieux.



Promenade à Oppède-le-Vieux.



Promenade à Oppède-le-Vieux.



Maçon au travail à Oppède-le-Vieux.



Maçon au travail à Oppède-le-Vieux.



Bertrand Chenel, bénévole de l'association «La Forteresse d'Oppède».



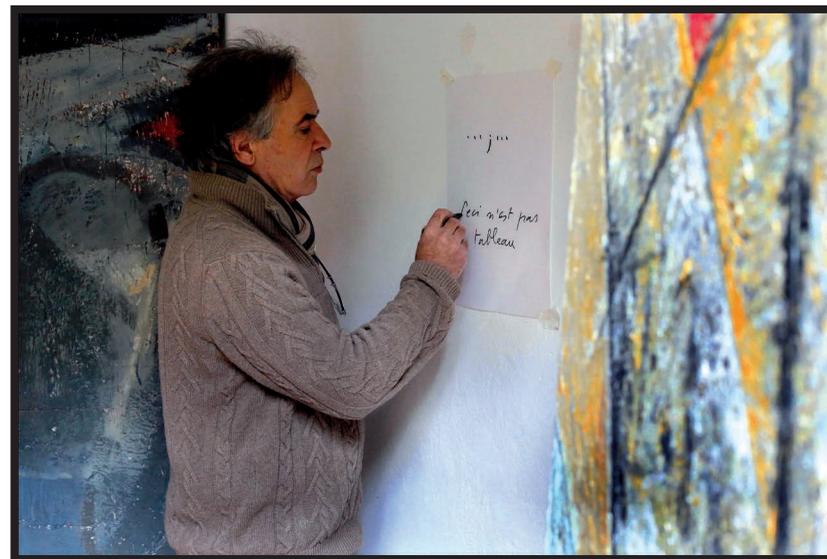
Habitant d'Oppède-le-Vieux.
Laurent-Xavier Cabrol, artiste peintre.
Cueillette d'olives.



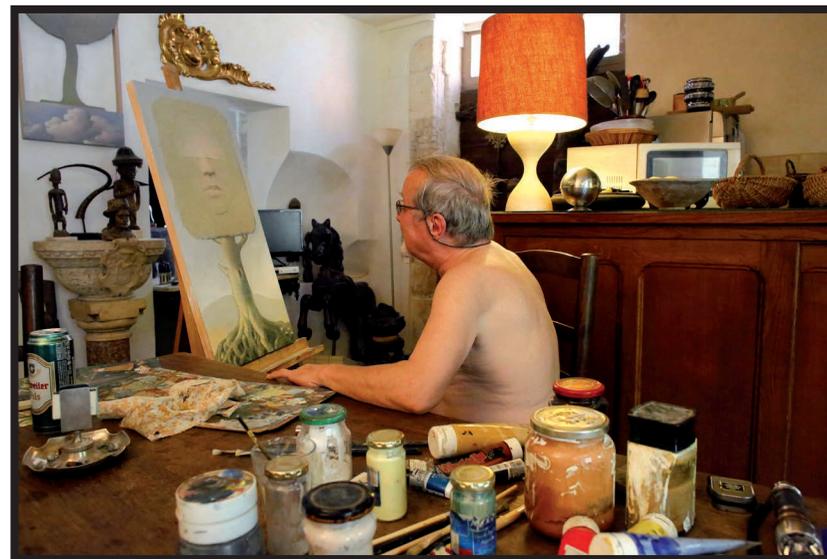
Habitant de Lagnes.
Luc Savinas, employé municipal d'Oppède-le-Vieux et tailleur d'oliviers.



Le facteur d'Oppède-le-Vieux, Claude Frincart.



Habitant d'Oppède-le-Vieux.
Laurent-Xavier Cabrol, artiste peintre.



Habitant d'Oppède-le-Vieux.
Gérard Lainé, artiste peintre.



Habitant d'Oppède-le-Vieux.
Victor Spahn, artiste peintre.



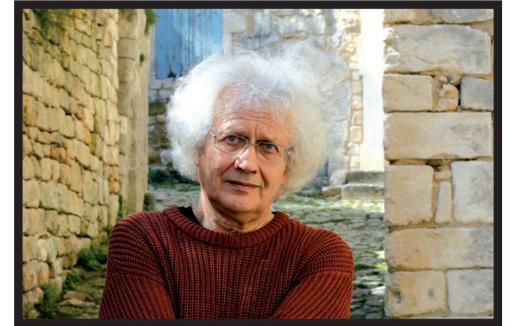
Habitant d'Oppède-le-Vieux.
Olivia Tregaut, « sculpture animale en grès et bronze »,
24 rue Saint-Cécile 84580 Oppède-le-Vieux.



En visite à Oppède-le-Vieux. Abigaïl Suncín,
petite-nièce et filleule de Consuelo de Saint-Exupéry
avec un habitant d'Oppède, Raymond Sabater.



Habitant d'Oppède-le-Vieux.
Le propriétaire actuel, Gérard Lainé, tend les clés de la maison
à Abigaïl Suncin, petite-nièce et filleule de Consuelo de Saint-Exupéry,
lieu où a habité sa marraine Consuelo de Saint-Exupéry,
en 1941, à Oppède-le-Vieux et Jean-Marie Guerville.



Alain Paire

Oppède-le-Vieux, mercredi 15 mars 2017 © Serge Assier

« LA NUIT D'OPPÈDE », 1940 - 1942

En dehors des flux de visiteurs des fins de semaine ou bien pendant l'été, c'est silence et solitude. Le chemin pierreux qui conduit au sommet de la partie haute d'Oppède-le-Vieux est magnifiquement sauvage. En dépit de toutes sortes d'efforts de restauration, le mistral, les intempéries, le lierre, les ronces et les broussailles continuent de disjoindre les remparts, les ruelles et les ruines...

Il faut tenter d'imaginer la stupeur et l'émotion de ces jeunes gens lorsqu'ils découvrirent pendant l'été 1940 l'improbable architecture de ce versant Nord de la chaîne du Luberon : ce fut vraisemblablement un choc irrépressible, le surgissement d'une soudaine intuition. Dix années plus tard, la configuration ne s'était pas modifiée. Songeant à Oppède dans un texte bref qui accompagne les feuillets du dessinateur Jean Bertrand, Jean Giono se souvenait que « *Pour celui qui connaît la longueur des routes et l'amertume de la nuit, toutes les maisons sont neuves* ». De son côté, Henri Bosco qui situa plusieurs fois l'arrière-plan de ses romans dans cet espace, traduisit admirablement ce qu'il y a d'irréremédiablement fascinant dans la découverte d'un pareil endroit : « *Un village provençal est avant tout un groupement humain fait pour attendre. Aussi on y attend toujours quelqu'un ou quelque chose, même quand il n'y a*

aucune raison valable à cet espoir. On attend l'orage, on attend le vent, la pluie, la neige, et plus que tout, on attend le merveilleux, ce merveilleux qui n'a ni nom ni forme imaginable ».

Quelques-uns des membres de la communauté d'Oppède nous sont plus ou moins familiers : ils s'appellent Consuelo de Saint-Exupéry, Bernard Zehrfuss, Georges Brodovitch, Florent Margaritis, Etienne-Martin, François Stahly ou bien Zelman Otchakovsky. En grande majorité, ils venaient de Paris, l'exode de 1940 les avait contraints au départ. Dans l'écart de ce village, ils ne furent jamais nombreux, un peu plus d'une quarantaine de personnes : une poignée d'amis, un groupe hétéroclite, des compagnons d'infortune, quelques couples avec leurs enfants, des membres de la communauté juive, des apatrides, des artistes, des apprentis-architectes, des musiciens, des gens en fuite, des déplacés désireux de se cacher. Les pionniers, principalement des étudiants de Beaux-arts de l'Académie Ranson, séjournaient auparavant à Céret dans les Pyrénées. Ils avaient décidé de ne pas s'attarder à Marseille, ils arrivèrent à Oppède-le-Vieux le 6 août 1940. Quelques-uns restèrent, la plupart s'en allèrent pendant l'hiver de 1942, lorsque les Allemands occupèrent la Zone libre.

C'était un champ de ruines, le village perché achevait de se dépeupler. Dans la monographie qu'il a consacrée à Oppède, Pierre Heckenroth rappelle que depuis belle lurette, il n'y avait plus d'école ni de four de boulanger. Le délabrement du vieil oppidum empirait : pour ne pas devoir payer d'impôts, plusieurs propriétaires avaient préféré détruire les toits de leurs maisons. De rares personnes se cramponnaient près des remparts, les grands-parents de Serge Assier habitaient en contrebas, dans une petite rue proche de la place centrale. D'après le récit de Consuelo de Saint-Exupéry (1901-1979) leur auberge n'offrait que deux chambres aux voyageurs qui voulaient passer la nuit.

Très vite on doit quitter les espoirs de renaissance, la mythologie et les illusions lyriques. Ce village est brûlant pendant les jours d'été. Glacial pendant l'hiver, quand souffle le mistral. 1940 est une année de grave pénurie : la préoccupation majeure des gens qui viendront vivre à Oppède, ce sera la

recherche de la nourriture. Ils tenteront assez vainement de créer des potagers et des élevages de lapins, une soudaine épidémie anéantira leurs espoirs. Les repas qu'ils prenaient ensemble, c'était « navets-carottes », ou « carottes-navets ». Pendant l'hiver, le bois de cheminée venait à manquer, il fallait couper branches et troncs et les rapporter depuis loin dans la vallée.

Toutes sortes de contradictions, des habillages idéologiques traversent les récits qui circulent à propos de la communauté d'Oppède-le-Vieux. Les artistes et les intellectuels d'Oppède démarchèrent ici et là, échafaudèrent des projets pour améliorer leur survie. Certains d'entre eux n'avaient pas fini leurs études d'architecte : ils firent accréditer l'idée selon laquelle un atelier d'architecture pourrait se décentraliser dans cet étrange oppidum. Le grand patron dont ils sollicitèrent les autorisations, avec l'aide de Bernard Zehrfuss, fut Eugène Beaudouin (1898-1983). Ce dernier travaillait à la conception d'un nouveau plan d'urbanisme pour la ville de Marseille qui lui avait été confié par le préfet Pierre Barraud, nouvellement nommé par Vichy dans le cadre de la mise sous tutelle de la ville. Grand Prix de Rome, « Patron » à l'École des beaux-arts à Paris, Beaudouin avait rapatrié son atelier à Cassis et à Marseille : il mettait ses élèves à contribution pour l'étude du plan d'urbanisme.

Quelques-uns des membres de la communauté d'Oppède relisaient Charles Péguy : un réel besoin d'action collective les animait, leur phalanstère un rien rigoriste se souciait d'ébaucher une « cité harmonieuse ». Pour obtenir des allocations et des subventions, ils utilisèrent le langage réactionnaire de leur époque, fomentèrent des actions que pouvaient agréer les funestes complices du maréchal Pétain. Vivre à la campagne, reconstruire de vieilles masures, étudier l'architecture vernaculaire de la vallée du Calavon, ce ne sont certes pas des actes de résistance : cela peut ressembler fâcheusement au retour à la terre que préconisaient les esprits collaborationnistes. Cependant, et c'est bien évidemment ce qui importe, Oppède fut prioritairement un lieu de refuge : en aucun cas, un espace pour des compromissions inavouables.

Pour évoquer les épisodes qui ponctuent l'histoire et le devenir de la communauté d'Oppède-le-Vieux, à côté d'une poignée d'articles qui renseignent d'une manière plus ou moins fiable, les travaux les plus sérieux

relèvent de trois chercheuses : Valérie Anne Sircoulomb qui avait soutenu en 1990 devant l'Université de Lyon un mémoire de DEA et qui avait interrogé les survivants de cet épisode des années 1940, la géographe Cécile Helle – maire d'Avignon depuis 2014 – qu'on peut lire sur internet à partir du site de l'Abbaye Saint-Hilaire de Ménerbes et Sabrina Dubbeld, auteure d'une thèse sur « La mythologie individuelle » du sculpteur Étienne-Martin (au cours des dernières années, Sabrina Dubbeld a publié des textes dans plusieurs catalogues et périodiques à propos de la vie artistique pendant la seconde guerre mondiale, Oppède-le-Vieux et Dieulefit.

Ces trois chercheuses sont d'accord pour indiquer que le petit groupe pionnier qui arrive au début du mois d'août à Oppède-le-Vieux avait quitté Céret pendant l'été de 1940. On dénombre sept personnes, quatre hommes et trois femmes : deux élèves en architecture, Florent Margaritis (1910-1977) et Jean Auproux (1910-2002), accompagné par son épouse Nina Einstein – la fille de Carl Einstein (1885-1940) qui s'est jeté dans le Gave de Pau, le 5 juillet – deux peintres, Albert Rémy et Yliane Rémy-Labaudt ainsi que Jeanne Violet, couturière chez Molyneux. La personne qui incita à s'aventurer jusque vers Oppède, s'appelle Georges Brodovitch (1911-1996) ; il est également élève en architecture. Né en Russie, son frère le photographe Alexis Brodovitch (1898-1971), avait fait fortune à New York, après être passé par Paris ; aux États-Unis, il était devenu le directeur du magazine de mode Harper's Bazaar. En 1938, lors d'un séjour en Vaucluse, Alexis avait fait l'achat de deux ruines d'Oppède proches du sommet du village, le cloître du prieuré et la tour du Moulin.

Ces premiers arrivants avaient imaginé pouvoir habiter les lieux dont Alexis Brodovitch était propriétaire. Ils y renoncèrent très vite et s'installèrent plus bas : hisser jusqu'à la cime du village la maçonnerie, les pierres et les poutres, les matériaux nécessaires pour l'aménagement du prieuré épuisait leurs forces. Le député-maire d'Oppède, le docteur Eugène Roumagoux (1877-1948) trouva bien qu'ils veuillent relever les ruines de son village. Il reçut le petit groupe et lui proposa d'occuper les locaux désaffectés d'une colonie de vacances pour enfants. Pour sa part, comme le rappelle une photographie, Florent Margaritis s'était établi dans une roulotte remise en bordure de rempart.

Pour cette annexe de l'Atelier Beaudouin, les étudiants disposaient de locaux assez spacieux. En vertu du hasard ou bien de l'amitié, d'autres s'étaient joints à eux, je n'énumérerai pas leurs noms, leurs origines et leurs activités, comme ont pu le faire Valérie Anne Sircoulomb et Cécile Helle. Ils allaient et venaient, louaient quelquefois leurs bras pendant les récoltes et les vendanges, ne séjournaient pas longtemps dans un réduit qui n'était pas forcément hospitalier : aux Poulivets, les agriculteurs domiciliés en contrebas de l'oppidum les considéraient comme des « intellectuels parisiens ».

Un procès-verbal des gendarmes note que le 17 décembre 1940, ils sont dix-sept, « tous ensemble », puisqu'il y avait à côté des élèves-architectes, des peintres, des sculpteurs, un décorateur et des musiciens – un organiste, un violoncelliste et son épouse – ils imaginèrent que tous les corps de métier pouvaient être représentés à Oppède. Envoyé pendant l'hiver de 1940 par Eugène Beaudouin, le Grand Prix de Rome de 1939 Bernard Zehrfuss (1911-1996) structura leurs intentions. Il prit demeure au village, s'habitua à venir une fois par semaine à Marseille en compagnie de quelques-uns de ses étudiants d'Oppède qui, pour leur part, se rendaient quelquefois jusqu'au Vieux Port en vélo ; dans un article qui parut dans les *Cahiers du Sud* en février 1941, il évoque la vie quotidienne et les espérances des artistes de l'atelier.

Cette vie quotidienne reste difficile à décrire, les documents qu'on recueille renseignent faiblement. Composé pendant le séjour de Consuelo de Saint-Exupéry aux États-Unis, imprimé à New-York chez Brentano's en juillet 1945, Oppède est un récit peu convaincant : Consuelo donne à lire son exubérance et sa fantaisie, un tissu d'anecdotes, des digressions et des non-dits. Certains des personnages de son livre sont aisément reconnaissables, d'autres sont cryptés – ainsi, « l'alsacien » Bernard, c'est Zehrfuss, en ce temps-là profondément épris de Consuelo et Martin, c'est évidemment le sculpteur Étienne-Martin –. Pour ne rien arranger quant au statut de ce livre, les biographes de Saint-Exupéry signalent qu'il s'agit d'une œuvre à quatre mains, composée dans une villégiature du Connecticut, pendant l'été 1942, par Consuelo et Denis de Rougemont, qui fut son amant, avant et après la mort d'Antoine de Saint-Exupéry.

Cependant, quels que soient ses hispanismes et ses écarts par rapport à la vérité historique, le livre de Consuelo rassemble des illustrations et des détails factuels. Il reflète les illusions, l'idéalisme et les âpres difficultés de cette époque. On est au lendemain d'une lourde débâcle, une terrible violence et d'immenses lâchetés bousculent les existences. Tout fait défaut. Pas uniquement pour se nourrir ou bien pour échapper au froid. Pour travailler décemment, les élèves-architectes disposent rarement du strict minimum, à savoir des rames de papier à dessin et des couleurs. Oppède n'est pas assez proche d'une agglomération comme Cavaillon ou Avignon : les autocars de l'époque ne quittent pas la vallée, il n'y a pas de route pour monter jusqu'au village. Les anciens puits sont désespérément secs, il n'y a ni eau courante ni d'électricité, il faut saluer comme un miracle le fait que l'on puisse se servir sur place d'un appareil téléphonique concédé par la Mairie. Quelquefois, en dépit de moments d'incompréhension et d'assez vives dissensions entre les membres de cette petite communauté, la chance, l'esprit d'entraide, le courage et la débrouillardise permettent de sortir du marasme : cependant, rien de très solide ne peut s'accomplir dans un tel contexte.

C'est Bernard Zehrfuss qui coordonna l'exposition des élèves-architectes d'Oppède programmée à Cavaillon, Marseille et Vichy entre décembre 1940 et février 1941. Personnage de belle envergure, Zehrfuss donna, comme le rappellent plusieurs coupures de presse parisiennes ou régionales, un début de rayonnement aux projets de la communauté d'Oppède. À Marseille, il rencontra par l'entremise de Consuelo de Saint-Exupéry, Peggy Guggenheim et Varian Fry. Étudiée et citée dans la monographie de Christine Desmoulins (*Bernard Zehrfuss*, éd. du Patrimoine, 2008) sa *Vie d'architecte*, - un tapuscrit autobiographique - évoque sa fréquentation à Marseille de la Villa Air Bel et du café du Brûleur de loup : il côtoie brièvement pendant ce début d'année 1941 André Breton, Victor Brauner, Max Ernst, Wifredo Lam et Marcel Duchamp, ainsi qu'Arthur Adamov, René Char et André Gide.

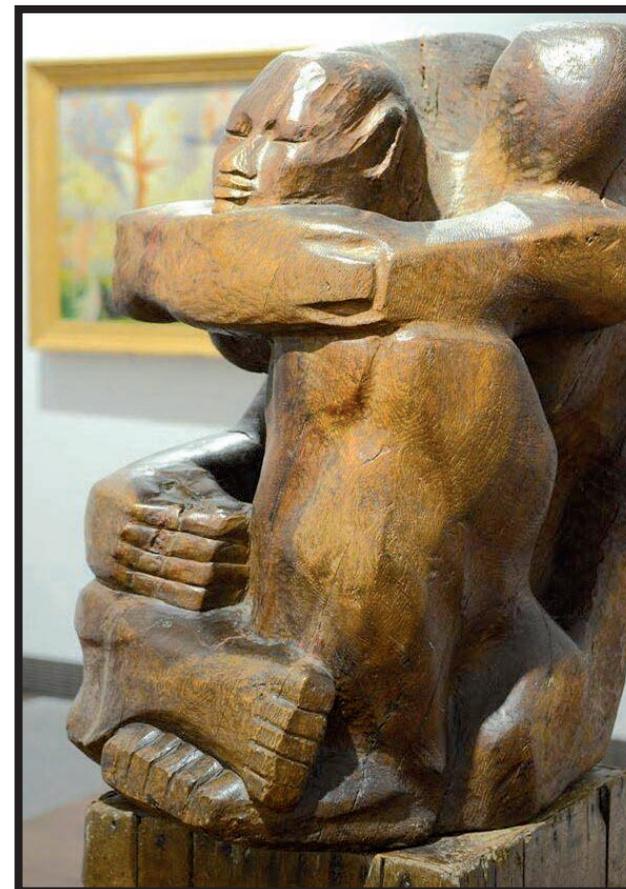
Sans l'apport de Consuelo de Saint-Exupéry et de Bernard Zehrfuss, la petite communauté d'Oppède-le-Vieux n'aurait sans doute pas dépassé le stade d'une annexe éphémère d'un Atelier d'Architecture. Leur présence en Luberon suscita la venue de trois artistes dont les silhouettes et les créations

donnent davantage de relief à une aventure qui aura laissé très peu de traces. Étienne-Martin (1913-1995), Zelman Otchakovsky (1905-1944) et François Stahly (1911-2006), s'étaient liés d'amitié pendant leur jeunesse à Paris ainsi que lors d'expositions programmées à Lyon, dans le cadre du groupe d'avant-garde *Témoignage* animé par Marcel Michaud (1898-1958). Un autre fragment de l'autobiographie de Zehrfuss rappelle que « les architectes se contentent un peu trop de rester entre eux ... l'ouverture vers les arts plastiques est une ouverture essentielle ... Moi, j'ai eu la chance de connaître très jeune des gens comme Étienne-Martin, qui a fait devant moi son jeu d'échecs avec des pièces grandeur nature ».

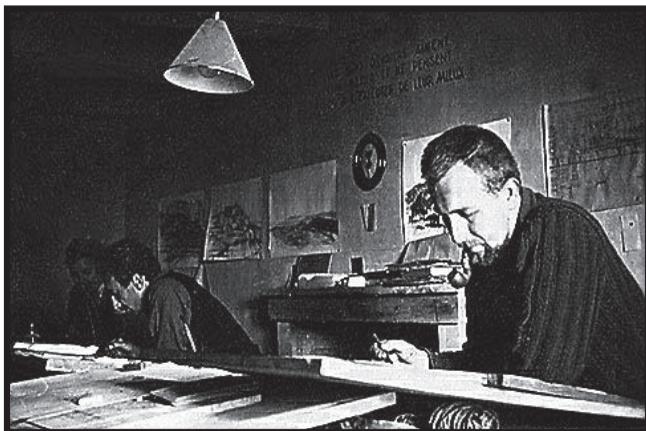
Zelman Otchakovsky, le plus âgé de ces trois artistes, connaîtra un destin immédiatement tragique. Place des Terreaux, au musée des Beaux-arts de Lyon, deux œuvres de ces années de guerre évoquent ce peintre et fresquiste originaire de Bessarabie (l'actuelle Moldavie) : son portrait sculpté dans le plâtre par Étienne-Martin ainsi qu'une huile sur toile de moyen format, *Le Cirque*. Faut-il d'exposition rétrospective, on connaît mal sa trajectoire. Originaire d'une communauté juive profondément cosmopolite, Zelman avait très jeune quitté les confins de l'Ukraine et de la Mer Noire : il voulait suivre à Paris des études de beaux-arts et d'architecture. Par voie fluviale, en train ou à pied, il avait rejoint la France. Dans la capitale, cet homme qui parlait plusieurs langues exerça plusieurs métiers avant de pouvoir se consacrer à la peinture. Ouvrier chez Renault, monteur et projectionniste de cinéma, il fit venir à Paris une partie de sa famille, sa mère et deux de ses frères. De grandes difficultés matérielles ruinèrent sa santé : tuberculeux, il fit de longs séjours dans un sanatorium en Haute Savoie, où il rencontra sa future épouse, Odette Labaume qui lui survécut jusqu'en 1996. Quand survint la guerre, il partit se réfugier dans la Drôme provençale où vivait la famille de son épouse, à Grignan et à Nyons où il convia son ami Étienne-Martin, entre avril et juin 1941. Des privations de toutes sortes et surtout la recrudescence de sa tuberculose marquèrent ses ultimes années : la maladie l'emporta, il mourut en janvier 1945. Son second fils, l'éditeur Paul Otchakovsky-Laurens ne l'aura jamais connu puisqu'il naquit le 10 octobre 1944.

François Stahly s'était installé à Oppède avec sa femme Claude pendant le printemps de 1941. Composés par Sabrina Dubbeld, les Repères de la vie d'Étienne-Martin indiquent que lorsque la famille Martin et les époux Otchakovsky arrivent à Oppède au mois de juillet, ils retrouvent Stahly, « convié quant à lui par Consuelo de Saint-Exupéry ». Son séjour est bref : après s'être caché du côté de Mazamet, Stahly quitte Oppède et loue une propriété agricole dans la proximité de Grasse. Par la suite, il erre dans des villages de Bourgogne. Son statut personnel est particulièrement fragile : son père est italien, sa mère allemande et il est recherché par les administrations de deux armées pour fait de désertion. Pendant l'exode, il a perdu toutes les œuvres qu'il avait produites durant l'avant-guerre : en conséquence, il s'acharne à réaliser des pièces de petite dimension. Deux de ses sculptures en bois poli, achetées par Henri-Pierre Roché depuis Dieulefit, semblent avoir été pour partie réalisées à Oppède : *Le Doigt*, et *Les Pousses*.

Dans un autre texte – le discours qu'il prononce en mai 1995 lorsque son vieil ami François Stahly est reçu à l'Institut de France par l'Académie des Beaux-arts – Bernard Zehrfuss signale qu'Étienne-Martin avait adopté un tout autre comportement : les pièces minuscules ne faisaient pas partie de ses projets. Durant « la drôle de guerre », il avait été mobilisé en tant qu'infirmier, avant d'être fait prisonnier par les Allemands : il avait travaillé pendant plusieurs mois dans une ferme proche d'Hanovre. Sa libération survient en février 1941 : Étienne-Martin est hébergé à Nyons chez les Otchakovsky, avant de rejoindre Oppède. D'après Zehrfuss, un étonnant « sens de la grandeur » l'habitait : « il transportait dans un atelier dégagé des ruines d'énormes troncs d'arbre qu'il attaquaient directement au ciseau ... Il avait aussi commencé le buste de son complice, le fresquiste Zelman Otchakovski, en utilisant toujours le plâtre, buste dont la hauteur, à l'origine, était d'environ 50 centimètres mais qui, peu à peu, en augmentant chaque jour de volume, tendait à rejoindre la dimension d'une statue de l'île de Pâques ». L'un des chefs-d'œuvre de cette époque fut une sculpture dont Marcel Michaud fit donation au musée de Lyon, après l'avoir exposée dans sa galerie. Étienne-Martin appelait *La nuit d'Oppède* la première pièce qu'il avait directement taillée dans un tronc de châtaignier : un format moyen doté d'un socle, l'apparition d'un homme et une femme étroitement enlacés qui semblent se souvenir de l'art de Gauguin.



Étienne-Martin, *La Nuit d'Oppède*, 1942, sculpture en bois de châtaignier, 80 x 55 x 65 cm, musée des Beaux-arts de Lyon.



Atelier de dessin à Oppède-le-Vieux
Georges Brodovitch, Jean Auproux, Bernard Zehrfuss.



Georges Glasberg (1914 – 2009) *Vieux berger d'Oppède*.
On trouve une image recadrée de ce portrait en page 7 de l'album de photographies
du livre de Jean-Paul Clébert, *Provence insolite*, éd. Grasset, 1958.

Quel écho autre que celui d'une bien étrange nuit pourrait-on recueillir, quand on gravit les chemins qui nous hissent jusqu'aux sommets d'Oppède-le-Vieux ? « Les vivants peuvent-ils rappeler les disparus ? ». Dans le prolongement du commentaire de Jean Roudaut à propos des photographies de Serge Assier, Patrick Modiano qui entendit parler d'Oppède-le-Vieux, puisqu'il est le gendre de Bernard Zehrfuss, pourrait donner une fin beaucoup plus musicale à cette évocation des années de la seconde guerre mondiale. Depuis la Libération, d'autres habitants, identifiables ou totalement inconnus, sont venus vivre dans ces demeures dont l'origine remonte au XII^e ou au XIV^e siècle. Pour l'essentiel, le tourisme, les festivals de musique, les magazines et l'air du temps n'ont pas éliminé les profonds secrets du vieil oppidum. D'autres présences ont surgi : le peintre Franz Prikling (1929-1979), l'écrivain Jean-Paul Clébert (1943-2011) et son vieil ami le photographe Georges Glasberg (1914-2009), ou encore le poète stéphanois Henri-Simon Faure (1923-2015) qu'Éric Dussert affectionne... Qui saura parler pour eux ?

Alain Paire
Marseille, lundi 6 novembre 2017

P-S : Pour compléter cette évocation des artistes d'Oppède-le-Vieux, il faut aussi mentionner un précieux article de Sabrina Dubbeld paru dans la revue *Provence Historique* en 2010. Une commande de l'architecte Louis Olmeta avait ouvert à Étienne-Martin, Zelman Otchakovsky et François Stahly le chantier de la décoration extérieure et intérieure de l'Eden-Bar, un cabaret proche de l'Opéra de Marseille, 2 rue Corneille. La réalisation de ce décor qui fut bientôt détruit, s'effectua pendant l'été 1941, entre juillet et septembre.



Jean Kéhayan

Marseille, mardi 8 janvier 2002 © Serge Assier

Serge Assier

Le photographe-monde

Serge Assier construit son travail autour de ses envies, et ne peut pas appuyer sur le déclencheur de son appareil s'il n'est pas immergé corps et âme dans un lieu. L'originalité de ses reportages, c'est d'avoir « laissé être » ses êtres humains comme si on pouvait vivre si l'on ne se sait pas regarder. Il nous épargne la trilogie « baptême, mariage, enterrement » marques vulgaires du pittoresque.

Il lui faut non seulement capter les atmosphères mais aussi les points intimes où vivent les sujets qu'il va imprimer dans sa rétine argentique. C'est un photographe-monde qui sillonne sans fin la planète comme s'il craignait qu'une atmosphère lui échappe.

Le voici donc à Venise pour des images bien éloignées de clichés touristiques. En Chine, le cadre exotique sert de prétexte à fixer des visages, des dos qui peinent ou des attitudes contraintes par la propagande.

D'Anvers à Barcelone, de Rabat à Berlin, de la Corse à Tunis, de Rome à Salonique, ou de Porto à la région de Lorraine, en passant par Marseille, sa ville, le photographe a fixé les détails qui reflètent l'universel de la joie et de

la peine des hommes. Ses images bien construites nous prennent par la main pour nous conduire insensiblement vers, précisément, le sensible, en toute simplicité et en une symphonie de noirs, de blancs et de gris.

Il coulait donc de source qu'il retourne aux racines de son enfance, le village d'Oppède-le-Vieux en Luberon pour boucler son tour de monde intérieur et nous le donner en partage avec ses écrivains amis.

On est loin, pour autant, de la photographie documentaire qui se piquerait de sociographie : la joie de vivre qui éclate dans ses images ne serait pas discernable par la rigueur scientifique. Mais, il s'agit pourtant bien d'une connaissance à part entière ; une connaissance sensible des hommes et de leur milieu, que le reporter déploie comme une poétique visuelle qui renouerait avec le sens le plus ancien du mot de théorie. Mais aussi de ses amitiés sincères.

Ailleurs, ses poèmes photographiques révèlent des nudités dont seules les déesses savent encore se parer... Et ce rêve fragmenté nous renvoie, dans un grand élan de liberté, au monde des origines, aux sources lustrales de la poésie.

Le photo reporter de presse qui a excellé dans tous les journaux auxquels il a collaboré a toujours ressenti la frustration des limites imposées par le métier aux prises avec les diktats de l'actualité. Un irrépressible désir de poursuivre son travail d'auteur, de photographe d'art l'a poussé à explorer les détails comme les champs infinis de l'expression humaine. Rien n'est anodin dans le travail de l'artiste. Ni les sujets et encore moins leurs détresses ou leurs joies.

Dans les marais de Chine comme dans l'allégresse d'enfants baignés dans un puits de lumière à Venise.

Et l'homme qui aime le partage court d'expositions en expositions, présent dans les galeries dès-potron-minet jusqu'à tard le soir pour dialoguer encore et encore avec ses interlocuteurs du monde entier qui viennent chaque été en Arles pour toucher de l'œil ce phénomène hors normes.

Ils viennent des Etats-Unis, du Japon, de Suisse, d'Allemagne, de Grèce, du Portugal et de Chine où il a acquis une solide réputation. Et sa quête de la beauté est impossible à rassasier.

On ne s'étonnera pas dès lors que chaque exposition, chaque ouvrage s'accompagnent de textes des plus grands poètes et écrivains comme l'immense René Char ou encore Michel Butor et ses quatrains, Fernando Arrabal et ses dialogues, Philippe Jaccottet, Edmonde Charles-Roux, Jean Roudaut et bien d'autres encore.

Ainsi que les critiques qui ont mis leurs mots sur ses images, Vicki Goldberg du New York Times ; Vanity Fair ; Michel Samson du Monde, Louis Mesplé, Rue 89, Libération, Jean-Christophe Béchet, Réponses Photo, Guy Mandery, Fausto Raschiatore, Hervé le Goff, Bernard Perrine, Jérôme Garcin.

Ces collaborations du verbe et de l'image ne sont pas l'essentiel. Ces textes n'existeraient pas sans la beauté et la sensibilité des images de l'artiste.

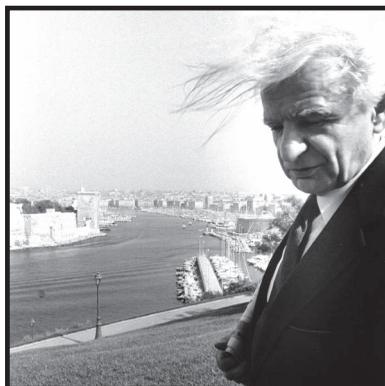
Un photographe-monde aux cent ouvrages qui resteront comme la trace d'une passion qui est la marque des plus grands et qui a reçu les hommages de ses pairs, David Douglas Duncan, Robert Doisneau, Jacques Henri Lartigue et André Villers, lui qui s'est passionné pour l'œuvre de Nicolas de Staël et Nicolas Poussin.

La liste des célébrités qui l'ont côtoyé et apprécié serait trop longue à énumérer.

Reste que l'œuvre de Serge Assier restera comme un témoignage de l'art de son époque. Au même titre que Henri Cartier-Bresson qui sut si bien refléter son amour pour l'humanité.

Georges Perros disait très justement : « *La poésie est dans la rue, dans le ruisseau, elle est tout à fait dénuée de hiérarchie, elle ne sait pas. Elle ne sait rien. Elle est le chant de notre ignorance* ». Mais les poètes et les photographes, les vrais, qui voient au-delà des apparences se découvrent d'instinct. Ils aiment la vie et ses images avec une humilité et une simplicité dont on n'a pas idée.

Jean Kehayan
Journaliste et essayiste



Yves Bonnefoy. Marseille, lundi 14 septembre 1987.
© Serge Assier.

COLLÈGE
DE
FRANCE
—
CHAIRE D'ÉTUDES COMPARÉES
DE LA FONCTION POÉTIQUE

Cher Serge Assier,
Je vous remercie pour
vos photographies. Celles
du fauteuil — le portrait
que vous aviez souhaité — me
paraissent satisfaisantes, et
si vous avez demandé pour
elles, et songez à les vendre,
sachez donc que j'ignore j'en n'y

verrai pas d'inconvénient.

Croyez à mon plus
cordial souvenir,

Courrier : Yves Bonnefoy. Paris, lundi 9 novembre 1987.

COLLÈGE
DE
FRANCE
—

Paris, le 15 mai 2015

ÉTUDES COMPARÉES
DE LA FONCTION POÉTIQUE

Cher Serge Assier,

Avoir été son engage
à Oppède le vieux est certainement
quelque chose d'important.
Je comprends votre désir et
votre projet.

Mais je ne puis vous être
d'aucun apport. Je suis
accablé de travail de tâches
et de préoccupations. Je ne
puis que former des vœux pour
cette belle entreprise.

Bien cordialement,

Courrier : Yves Bonnefoy. Paris, vendredi 15 mai 2015.

Serge,
en regardant cette superbe
photo, voici un texte pour te
souhaiter une année, au plus
fort de l'image
comme signe
pour le monde!

Je t'embrasse
Dominique

dominique sampiero 6, rue georges ciffiaux 69218 salesches tél 27 27 54 54



Serge Assier et Dominique Sampiero.
Oppède-le-Vieux, samedi 12 mars 2016 © Christian Laye.

L'œuf de la lumière

Du feu pour la volée des livres, aboiements claquant dans la blancheur comme des portes ! Du feu, comme un mouchoir, une ornière pleine de roucoulements, de fientes, de femmes baissées vers leur reflet ! Du feu gris, de petite cendre où s'appuient les pierres au chevet ! Mes mains ferment la blessure où coule une heure de pourriture, de biches dévorées par le sexe des loups, une heure debout, plus claire sur les lèvres, mansardée comme la chambre d'enfance, fin de phrase inclinant à nos côtés, la porte au centre, la comète.

Nous avons des gestes de jardin, à la semelle des neiges, des gestes pour dérouler le sommeil dans nos poches.

D'autres pluies nous ôtent le fourmillant du ventre cherchant la flamme qui séchera le peu.

Le puits, sous la maison, ouvre la nuit de l'intérieur.

Un seul visage peut nous détruire si nous voulons l'enfermer.

Deux silhouettes sont plus légères qu'un seul éclair.

(en regardant une photographie
de Serge Assier)

Dominique Sampiero



René Char, chez lui, aux Busclats, avril 1984.
© Serge Assier .

La cave de Lumières

Ce sera comme décider d'aimer quelqu'un. Ou se dire : je vais me taire toute la journée. Puis toute la semaine. Une année entière. Car il faut du silence pour vivre. Il faut du silence pour se retourner et plonger son regard au-dedans. Du silence pour être avec. Décider de se mettre en marche.

Ce sera comme décider de tuer le vacarme social des mots jusqu'au point de rupture avec soi-même, là où il n'y a plus personne pour penser à notre place. Traverser les vases et les apparences qui nous avalent au quotidien.

Ce sera comme inventer une décision plus grande que soi, impossible à tenir, un élan dont on ressent le besoin, au fond, au tréfonds, pour se sentir vivant, avec des rêves, des fourmis dans les jambes, des projets de voyage dans le ventre. Oui, peut-être.

Ce sera fermer les yeux de toutes ses forces, le plus longtemps possible puis les ouvrir pour s'éblouir de la couleur de l'herbe, de la petite lumière autour des fenêtres, ou, je ne sais pas moi, du visage d'un vieillard croisé chaque matin et qui crache par terre pour éloigner son ombre. Peut-être.

Ce sera un train lancé à toute vitesse dans le paysage, avec des rayures vertes et brunes sur les vitres, des enfants agités, des voyageurs silencieux, tous assis dans la même direction invisible, avec des regards qui cherchent les mots en guise d'obstination, creusant leur dos d'une complicité provisoire avec le grand voyage.

Ce sera la neige en plein été, du ciel derrière les paupières même quand on éteint la lampe et qu'on ferme les volets. De l'amour sans personne à aimer, sans promesse à tenir, sans contour pour se trouver pour se déchirer et se perdre. Juste un murmure à fleur de peau cherchant des lèvres où mourir et mordre aussi avec les mots la peau du papier. Oui, peut-être.

Alors.

On ira te voir.

On ira te voir René.

On n'osera pas te tutoyer ni te regarder dans les yeux.

On ne reconnaîtra pas ton île ni la Sorgue. Ni rien d'ailleurs.

Pas les chemins, ni les maisons. La voiture bifurquera souvent, cheval affolé par le bruit et l'agitation inutile des commerces alignés sur les banques. Elle voudra se jeter dans le vide, on la retiendra du regard.

On hésitera devant la porte des Busclats. On ne saura plus si c'est là. Ni même d'où l'on vient. Comme deux voleurs qui ont perdu la face. Puis leurs mains. Leur raison.

On s'enfuira en maudissant les vivants et leurs trous de mémoire.

On ira te saluer sans trop y croire dans ce cimetière sinistre, jadis de pierre blanche.

À l'entrée, juste après la grille, dans cette allée de ciel gris et de cailloux, un air frais étrange nous giflera de toutes ses sources. On dira que c'est un signe de toi. Oui, un signe de toi. De ton adolescent souffleté couché nu à tes flancs. On le criera avec les yeux dans un silence plus vaste que la mort pour recouvrir ce cimetière vide d'une éclaircie de lumière. On s'avouera qu'il faut s'inventer des signes auxquels on croit pour se sentir toujours vivants et que c'est une façon de serrer l'invisible dans ses bras.

Tu parlais aux arbres, aux oiseaux, à leur beauté belliqueuse et acide, peu importe si c'est vrai. C'est comme ça dans nos rêves avec toi pour toujours. Dans les rêves qui continueront de rêver de nous.

Une racaille est venue après toi prêcher le retour au calme et cracher sur ta transe.

Nous relirons cette phrase gravée sur ton front d'orage : Si nous habitons un éclair, il est le cœur de l'éternel. Une petite fleur rouge, une seule, si, si, je te jure, je l'ai vue, tiendra tête à toute cette pesanteur de la famille qui te cerne jusque dans ta cave de Lumières.

Nous partirons tête basse comme des chiens abandonnés par leur collier.

Serge, la maison de René, je l'ai vu dans tes yeux. Je l'ai vu dans tes larmes. On est sorti d'ici plus frère qu'avant, non ? Une même douleur tendue comme un brin d'herbe serré entre nos pouces et nos mâchoires.

Nous claquerons les portes de la voiture comme celles du livre d'acier que tu as laissée entre nos mains. J'abandonnerai mes épaules à ce qui gronde dans mon dos et à toutes ces pensées venues de je ne sais où. J'entrerai dans la maison sans porte ni fenêtre où dort une nuit scintillante. Je sais que m'y attendent mes défaillances et que ce que nous aurons chuchoté nous ressemblera enfin. Il y aura assez de silence pour tout le monde. Il sera temps de croire en quelque chose qui n'en finira pas de respirer. De ruisseler.

Dominique Sampiero
Floursies, Juin 2017



Ma grand-mère paternelle, dans son village de naissance, Ménerbes, photographiée par mon grand-père paternel, Joseph Vincent Assier. Marie Thérèse Antonia Mathieu, épouse Assier. Ménerbes 1919.

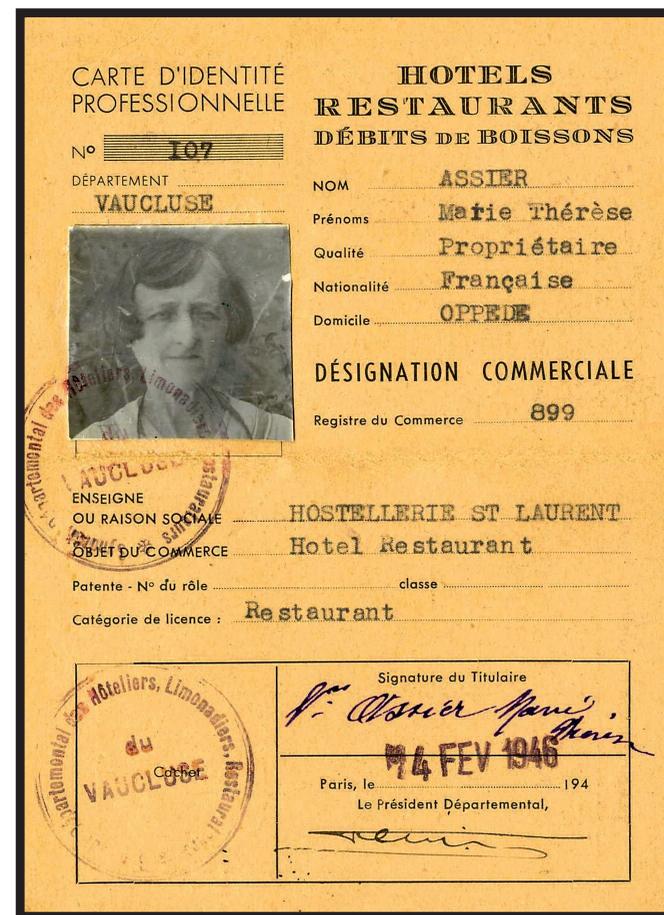
Ma grand-mère paternelle, Marie Thérèse Antonia Mathieu, née le 14 janvier 1887 à Oppède (Vaucluse), décédée le 28 août 1969 à Oppède, fille d'Ernest Mathieu et de Noémie Chabert. Veuve de Joseph Vincent Assier, né le 26 novembre 1888 à Beaume (Savoie), décédé le 18 juillet 1943 à Oppède-le-Vieux, fils de Sylvain Assier et de Delphine Etienne Plaisance.

Ils ont eu trois garçons.

Max Julien Marie Assier, né à Ménerbes, le 9 octobre 1917
Décédé le 24 juillet 1981 à Pierre-Benite, Métropole de Lyon.

Guy Joseph Ernest Marie Assier, né à Ménerbes le 28 septembre 1923
Décédé le 21 février 2006 à Marseille. **Mon Père.**

Jacky Lucien Marie Assier, né à Oppède le 22 mars 1930
Décédé le 27 février 2001 site de Beusseret Cruas (Ardèche).



Carte d'identité professionnelle N° 107, Marie Thérèse Assier, propriétaire. Désignation commerciale. Registre de commerce N° 899. Hostellerie Saint Laurent à Oppède-le-Vieux, Vaucluse 4 février 1946.



Mon père et ma mère, dans le jardin avec tonnelle de l'Auberge Saint-Laurent.
Auberge de mes grands-parents paternels, avec leurs quatre enfants.

Mon père, Guy Joseph Ernest Marie Assier, né 28 septembre 1923, à Ménerbes,
décédé le 21 février 2006, à Marseille.

Ma mère, Raymonde Fernande Alberte Deleuze, née le 13 mai 1915, à Marseille,
décédée le 3 novembre 2003, à Marseille.

Ils ont eu quatre enfants deux garçons et deux filles.

Serge Louis Guy Joseph Assier, né le 1er juillet 1946, à Cavaillon.

Patricia Henriette Assier, né le 8 janvier 1948, à Cavaillon.

Martine Marie Assier, né le 14 mai 1950, à Cavaillon.

Guy Raymond Marie Assier, né le 19 mars 1952, à Cavaillon.

IDENTITÉ DU TITULAIRE

Nom et Prénoms ASSIER Guy Marie
Né le 28-9-1923 à Ménerbes
Adresse : Oppède
Nationalité : français
exerçant { dans l'établissement } moins de 30 heures
{ à son compte } plus de 30 heures
(voir les deux mentions utiles)
le métier de restaurateur
depuis le 1939
Inscrit dans la catégorie 1
sous le N° 11

LE TITULAIRE
Guy Assier

INDUSTRIE HÔTELLÈRE - DÉPARTEMENT

CERTIFICAT DE TRAVAIL Mod 1
délivré sous la responsabilité de :

Monsieur Assier Guy
Qualité : Restaurateur
(l'Employeur indiquera son titre, la raison sociale et l'adresse de son Etablissement)

A. Oppède le 28/4/1943
Signature et cachet du Responsable :

J. 37280-43. (8) T. S. V. P.

Carte d'identité de restaurateur Guy Assier, mon père, mercredi 28 avril 1943



Mairie d'Oppède. Monsieur Alain Deille, Maire d'Oppède, reçoit Abigaïl Suncin, petite-nièce et filleule de Consuelo de Saint-Exupéry qui vécut en 1941 à Oppède-le-Vieux. Elle venait assez souvent avec ses amis à l'Auberge de mes grands-parents paternels. Puis, Serge Assier, fait don de tous ses ouvrages à la bibliothèque municipale d'Oppède. Abigaïl Suncin et Serge Assier, mairie d'Oppède, mardi 9 juin 2015. Photographie © Catherine Inacio

OPPÈDE

Sur les traces de "Saint-Ex" pour la petite-nièce de Consuelo

Séquence émotion à Oppède où Gladys Abigaïl Suncin, journaliste écrivain, venue du Salvador, petite nièce de Consuelo, l'épouse de Saint-Exupéry, était accueillie. D'abord en mairie avec une traduction en espagnol venue d'une Oppédoise, excusez du peu, puis dans le vieil Oppède où a vécu quelque temps sa grand-tante.

Consuelo, née en 1901 au Salvador, se trouvait à Oppède quelques mois entre le printemps et l'automne 1941, un passage qui a laissé des traces, explique le maire, et dont elle a tiré un livre, *Mémoire d'Oppède*, où elle raconte la vie du groupe dont elle faisait partie à l'époque, expérience originale avec de jeunes architectes et artistes réfugiés dans le Lubéron. "Leur idée, explique le maire, était de voir comment avec des décombres reconstruire quelque chose de nouveau, et de meilleur".

"C'est un village qui a beaucoup compté pour ma famille a raconté Gladys en souriant, plus que ce que l'on croit. Chaque personne dans ce lieu avait un ami ou un parent disparu à la guerre. C'est après qu'elle a rejoint Antoine de Saint-Exupéry qu'il a commencé à écrire le *Petit Prince*". Un Saint-Ex qui a fait un bref passage à Oppède, comme l'ont confirmé certains des anciens du village, qui étaient enfants à l'époque.

Retour aux sources

Gladys Abigaïl, dont Consuelo était aussi la marraine de confirmation a été contactée par internet par un passionné de Saint-Exupéry, Jean-Marie Guerville, et a entrepris un voyage sur les traces de l'aviateur en sa compagnie. "Consuelo a rencontré Antoine à Buenos Aires où il était chef de l'aéropostale" explique ce passionné. Consuelo était veuve. Début alors une histoire d'amour passionnée, faite de hauts et de bas. Un



Le propriétaire actuel tend les clés de la maison à Gladys Abigaïl Suncin, lieu où a habité sa marraine Consuelo de Saint-Exupéry en 1941, à Oppède-le-Vieux.



Gladys Abigaïl avec le passionné de Saint-Ex, Jean-Marie Guerville.



La visite a permis de voir aussi des pièces de collection qui ont appartenu à Saint-Exupéry.

amour mis entre parenthèses à Oppède qui reprendra vie ensuite quand Antoine demandera à Consuelo de le rejoindre à New York.

Le voyage de Gladys l'a amenée à Lyon où elle a vu le concert de Voulyz et Souchon (dont l'une des chansons évoque Consuelo) et a rencontré les deux chanteurs. Puis elle est allée sur les traces de l'enfance de

l'aviateur-auteur. Elle a fait son baptême de l'air à Amberieu en Bugey où Saint-Ex a fait son premier vol. À Oppède le Vieux, le propriétaire de la maison où habitait Consuelo lui a fait visiter les lieux, puis elle a passé du temps avec les élèves du collège du Calavon avant une soirée poétique. Une journée entière organisée grâce à Giacominia et Laurent Cabrol de "Jardins ré-

vés" et Oppède patrimoine. La suite de ce voyage, ce fut sur un chalutier avec Jean-Claude Bianco à l'endroit où a été retrouvée au fond de la Méditerranée une gourmète en argent que portait Antoine le jour de sa mort, sur laquelle les noms d'Antoine et Consuelo sont gravés... Largement de quoi écrire un quatrième livre quand elle rentrera au Salvador.

Catherine INACIO

Journal, La Provence, du samedi 20 juin 2015. Édition Sud Vaucluse.

- **Oppède-le-Vieux. Souvenirs d'Enfance 1946 / 2018.** Photographies de Serge Assier. Textes de Jean Kéhayon, Laurence Kučera, Alain Paire, Jean Roudaut, Abigail Suncin et Jean Charles Tacchella. Courriers Yves Bonnefoy et Dominique Sampiero. Éditions Promotion de la Photographie de Presse en Région P.A.C.A 2018.
- **Correspondances : Portraits de 65 écrivains : Écritures / Photographies 1979 / 2016.** Photographies de Serge Assier. Textes de Serge Assier, Laurence Kučera et Alain Paire. Éditions Promotion de la Photographie de Presse en Région P.A.C.A 2017.
- **70-90 : Serge Assier / Michel Butor.** Textes de Michel Butor et Jean Roudaut. Éditions Promotion de la Photographie de Presse en Région P.A.C.A 2016.
- **69-90 : Serge Assier / Philippe Jaccottet.** Texte de Philippe Jaccottet. Éditions Promotion de la Photographie de Presse en Région P.A.C.A 2015.
- **68-85 : Serge Assier / Jean Roudaut.** Textes de Michel Butor et Jean Roudaut. Éditions Promotion de la Photographie de Presse en Région P.A.C.A 2014.
- **Quatre rives et un regard.** Textes de Vicki Goldberg, Fernando Arrabal, Michel Butor, Christian Skimao, Miquel Galmes i Creus, Jean Kéhayon, Cathy Jurado-Lécina, Françoise Bérot et Claire Gindre. Éditions Promotion de la Photographie de Presse en Région P.A.C.A 2013.
- **66-80 : Serge Assier / Fernando Arrabal.** Textes de Michel Butor et Fernando Arrabal. Éditions Promotion de la Photographie de Presse en Région P.A.C.A 2012.
- **Porto, fenêtre des Sud sur l'Atlantique.** Textes de Fernando Arrabal, Michel Butor, Tereza Siza et Jean Kéhayon. Éditions Promotion de la Photographie de Presse en Région P.A.C.A 2010.
- **Instants de Chine.** Textes de Fernando Arrabal, Michel Butor, Zhu Jing et Jean Kéhayon. Éditions Promotion de la Photographie de Presse en Région P.A.C.A 2009.
- **Berlin à visage humain.** Textes de Fernando Arrabal, Michel Butor, Jean Kéhayon et Renato Cristin. Éditions Promotion de la Photographie de Presse en Région P.A.C.A 2008.
- **René Char / Serge Assier.** Travaux Communs. 1982 – 1988. Aquarelles de Robert Mus. Textes de René Char, Jean Andreu, Fernando Arrabal, Michel Butor et Jean Roudaut. Éditions Promotion de la Photographie de Presse en Région P.A.C.A 2007.
- **Pour Pia : Je suis un rat d'égout.** Texte de Fernando Arrabal pour les 18 ans de ma fille Pia. Éditions Promotion de la Photographie de Presse en Région P.A.C.A 2007.
- **60-80 : Serge Assier / Michel Butor.** Textes de Claude Colin, Michel Butor et Fernando Arrabal. Éditions Promotion de la Photographie de Presse en Région P.A.C.A 2006.

- **Cronaca di Roma.** Textes de Fernando Arrabal, Michel Butor, Jean Roudaut et Bruna Donatelli. Éditions Promotion de la Photographie de Presse en Région P.A.C.A 2004.
- **Cannes, 20 ans de Festival.** Textes de Fernando Arrabal, Michel Butor et Jean Charles Tacchella. Éditions Promotion de la Photographie de Presse en Région P.A.C.A 2004.
- **Tout le monde est Dieu à Barcelone.** Textes de Fernando Arrabal, Michel Butor, Jean Kéhayon et Jean Roudaut pour les quinze ans de ma fille Pia. Éditions Promotion de la Photographie de Presse en Région P.A.C.A 2004.
- **Carnet de voyage - juillet / août 2001.** Textes de Pia Bretzner-Assier, Jean Kéhayon et Michel Butor, pour les treize ans de ma fille Pia. Éditions Promotion de la Photographie de Presse en Région P.A.C.A 2002.
- **L'Ararat pour mémoire.** Texte de Serge Assier sur les photographies de Jean Kéhayon. Éditions Promotion de la Photographie de Presse en Région P.A.C.A 2002.
- **Les Coulisses de Venise.** Textes de Fernando Arrabal, Michel Butor et Jean Kéhayon. Éditions Promotion de la Photographie de Presse en Région P.A.C.A 2002.
- **Good Mistral.** Textes de Michel Butor, Edmonde Charles-Roux et Jean Roudaut. Éditions Promotion de la Photographie de Presse en Région P.A.C.A 2000.
- **Avec vue sur l'Olympe.** Textes de Michel Butor, Jean Roudaut et Georges Fréris. Éditions Promotion de la Photographie de Presse en Région P.A.C.A 1999.
- **La Tunisie, pays en cages.** Texte de Jean Kéhayon. Éditions Samizdat 1999.
- **Chants de Lorraine.** Textes de Denis Theisse, Louis Mesplé, Olivier Quelier et Marie-Christine Bretzner. Éditions centre culturel Jacques-Brel Thionville 1997.
- **Théâtre de la vie.** Textes d'Ivan Levaï, Fernando Arrabal, Michel Butor, Florette Lartigue, Andreï Makine, Edmonde Charles-Roux et André Villers. Éditions Promotion de la Photographie de Presse en Région P.A.C.A 1996.
- **Vénitienne en herbe.** Texte de Michel Butor, pour les sept ans de ma fille Pia. Éditions Promotion de la Photographie de Presse en Région P.A.C.A 1996.
- **À l'ombre d'elles.** Textes de Serge Assier, Michel Butor et Jean Andreu. Éditions Promotion de la Photographie de Presse en Région P.A.C.A 1994.
- **L'Estaque.** Textes de Michel Butor et Robert Pujade. Éditions Promotion de la Photographie de Presse en Région P.A.C.A 1992.
- **La Corse buissonnière.** Textes d'Edmonde Charles-Roux, Jean-René Laplayne et Marie-Christine Bretzner. Éditions Promotion de la Photographie de Presse en Région P.A.C.A 1992.
- **3140 m2 sur le Vieux-Port.** Textes de Serge Assier et Philippe Larue. Éditions Est Républicain 1987.

L'édition de cet ouvrage a été réalisée avec la participation de :

Association
Promotion de la Photographie de Presse en Région P.A.C.A.
&
Serge Assier

Édition Originale
Promotion de la Photographie de Presse en Région P.A.C.A
Maquette de Serge Assier
Couverture de Serge Assier
Relecture et correction Laurence Kučera
Collaboration technique Delavega Création

Achévé d'imprimer
Sur les presses de l'imprimerie Print Concept
Delavega Création
Janvier 2018 - Marseille

Tirée à 1000 exemplaires

Promotion de la photographie de Presse en Région P.A.C.A
Résidence Valmante Bât G3 – 151 traverse de la Gouffonne – 13009 Marseille (France)
Tél : 33 (0)4 91 41 52 33 – Port : 33 (0)6 19 924 924
E-mail : serge.assier@wanadoo.fr Site internet : www.sergeassier.com

Dans l'écartèlement – bonheur, détresse –
nous accouchons parfois d'une vie vraie
dans l'espace habitable –

Lorand Gaspar